

Zeitschrift: Neues Berner Taschenbuch
Herausgeber: Freunde vaterländischer Geschichte
Band: 15 (1909)

Artikel: J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1760-1763
Autor: Ischer, Rudolf
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-128481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

J. G. Zimmermanns Briefe an Haller.

1760—1763.

Nach dem Manuskript der Stadtbibliothek Bern herausgegeben
von Dr. Rudolf Ischer.

Die nachfolgenden 27 Briefe Zimmermanns, zu denen 11 Antworten Hallers erhalten sind, zeigen, wie Haller seinem Schüler durch Uebersetzungen Einnahmen verschaffte und eine Berufung nach Göttingen zu vermitteln suchte. Sie enthüllen die kleinstädtische Jämmerlichkeit, die für den geistreichen Arzt besonders drückend war, aber sie geben auch ein Bild der eigentümlichen Galanterie des 18. Jahrhunderts in der Art, wie Zimmermann seinen Verkehr mit Hallers Tochter schildert. Zimmermann mußte noch lange in Brugg aushalten. Berufungen nach Göttingen und Hannover zerschlugen sich; andere, wie zum Grafen Stadion und nach Orbe, lehnte Zimmermann selbst ab. Er arbeitete das Werk „Über die Erfahrung“ aus, die zweite Auflage der Biographie Hallers kam dagegen nie zustande. Schön ist Zimmermanns nachdrückliche Verwendung für Wieland. Leider fehlt Zimmermanns wichtiger Brief vom 15. November 1763. — Die medizinischen Stellen sind wenig gekürzt.

132.

(Bern, Bd. 19, Nr. 18.)

Monsieur et très cher et très honoré Patron.

J'ai eu le plaisir de vous écrire le 24, et le chagrin de vous dire que je n'ai point reçu cette

lettre qui a dû me parvenir le 13. J'en suis fort inquiet, et jusqu'ici elle n'est point arrivée.

Voici la traduction que vous avés désiré. Je ferai plus que vous demandés, je traduirai le traité de la respiration dès apresant, en suite le dernier volume de l'irritabilité, ensuite la preface à Buffon et l'osteogenie même si vous voulés. Ce travail est moins pénible que je n'ai cru. Mais je crains très fort que vous ne vous repentiés d'avoir choisi un si mauvais traducteur.

Vous serés expedié Monsieur plus vite que vous ne l'avés voulu, mais pas extremement vite. Je travaillerai à ces traductions avant et après souper. Si au lieu de ces viandes que je deteste, ma femme me donne une creme à souper, je puis traduire de cette façon une feuille imprimée chaque soir. Si je mange de la viande, la machine s'arrete tout court, et je suis obligé ou de lire ou de rien faire ou de bailler.

Faites moi la grace de m'avertir de la reception de ce petit paquet, et donnés moi souvent occasion de vous dire que j'ai l'honneur d'être avec le plus tendre respect

Monsieur et très cher et très honoré Patron

Votre très humble et très
obeissant serviteur

30. Janv. 1760.

Zimmermann.

Je n'ai point scu si je devois donner à vos experiences les mêmes chiffres que vous leur avés donné dans vos memoires sur l'irritabilité. Ainsi je ne leur en ai point donné.

133.

(Bern, Bb. 19, Nr. 24.)

J'ai reçu Monsieur et très cher et très honoré Patron vos deux obligeantes lettres du 7 Janvier et du 1^r Fevrier le 3 du même mois. Je vous suis infiniment redevable des peines que vous avés bien voulu vous donner pour retrouver la premiere de ces lettres.

Rien de plus exact que la definition que vous donnés de la charlatanerie. J'ai abusé de ce terme et je suis exactement de votre sentiment malgré le dessin que j'ai formé, et qui n'y deroge en rien. Je veux me procurer la liberté et la tranquillité autant que cela depend de moi. Rien au monde n'est desiré de moi avec autant d'ardeur que ces deux avantages, et je ne les desire que pour pouvoir donner tout mon tems à l'étude.

Vous dites que si mon livre est bon, qu'il faut le finir. A Dieu ne plaise que je m'imagine qu'il vous paroitra bon; il ne le sera que pour les malades qui ne sont pas medecins et qui n'ont point lu. Toujours est-il fondé sur l'experience et l'observation, mais il n'y a pas du neuf.

Vous voulés que je n'y mele pas de la satire. Il est singulier que deux de mes amis m'ont donné il y a deja quelque tems le même conseil. Faites-moi la grace Monsieur de me repondre à une question qui m'importe infiniment. Qu'est-ce que vous appellés satire ?

Enseigner la pratique que l'on fait ne me paroît pas difficile. Mais il me paroît difficile de faire une pratique qui merite d'être enseignée. Cette pratique devoit être le resultat de tout ce que les medecins

ont jamais enseigné de bon et ce qu'ils decouvrent encore aujourd'hui d'un bout de l'Europe à l'autre; et voilà ce que je ne serai point assés.

La traduction de Muhlmann est payée par l'exemplaire de l'irritabilité que j'ai reçu.

Je ne serois pas surpris si vous alliés mourir à Gottingue. Mais si j'ose le dire, j'aimerois mieux à votre place de retourner à Berne, renoncer à toutes les affaires d'état, renoncer à une place dans le senat même, ne faire ma cour à personne, ne me la laisser faire par personne, ne vivre que pour le monde sans le voir et cultiver librement les sciences jusqu'à la fin de mes jours. Vous êtes toujours gêné Monsieur, si vous devenés encore Professeur. Je crois que cette vie privée que vous pourriés mener à Berne seroit encore la plus brillante periode d'une vie aussi brillante que la votre.

M. *Werlhof* a bien raison. J'ignore parfaitement la botanique et je suis incapable de l'apprendre. Je ne connois pas de science pour laquelle je sois si peu fait, et je ne comprends pas encore comment des gens de ma connaissance avec aussi peu de talent que moi y ont pu faire des progrès. Mais j'ignore outre cela bien des choses encore dont certainement un professeur ne pourroit pas se passer. Le grec par ex.

Je vous ai la plus grande obligation d'avoir bien voulu ecrire une seconde fois à M. *Werlhof* en ma faveur. M. *Ackermann* aura sans doute le poste. Si j'ai simplement la vocation nous serons contents l'un et l'autre, et vous m'aurés rendu le service le plus distingué que je puisse concevoir.

Je vous traduirai tout ce qui vous plaira, si j'en suis capable. Le tr. de respiration mis en latin seroit parti avec cette lettre sans une maladie exanthematique etc. chés une demoiselle de consideration qui a voulu que je la voye 50 fois par jour. Elle est à peu près guerrie à present, et je puis retourner à mes occupations cheries. Ce sera donc la semaine prochaine que j'aurai l'honneur de vous envoyer cette traduction. Ensuite je passerai à l'irritabilité. Vous voulés sans doute Monsieur que je traduise le quatrieme volume de l'irritabilité d'un bout à l'autre?

Vous avés bien raison qu'on plait à ses citoyens plus par les petites qualités que par les grandes. Je n'ai jamais negligé ces petites qualités et je voudrois bien avoir recherché autant les grandes. Mais supposés qu'un homme soit simplement avare de son tems, à coté de cela un peu taciturne, et vous scavés tout ce qui a causé ma ruine. Ce n'est pas ma faute si ma vie est la critique de celle de mes citoyens.

M. M. Werlhof et *Hugo* qui sont de grands hommes auroient eu le sort de Democrite en Abdere. Ils ont été estimé parce qu'ils ont vecu à Hannovre.

M. Blasche dont j'ai vu l'ouvrage il y a deux ans ne m'a pas inquieté un moment. Ne seroit-ce pas une presomtion marquée si je voulois lui repondre? Qu'il lise vos memoires sur la respiration. Il verra les torts qu'il a vis à vis de vous. Si vos memoires ne l'en persuadent, est-ce à moi de le persuader? Vis à vis de moi il n'en a presque point parce qu'il a presque raison. Celui qui a escrit votre vie a donné un des livres les plus mal ecrits qui soyent jamais sorti de presse. Pour ce tort là il seroit à reparer

par une seconde édition, réduite à un tiers de la première, corrigée d'un bout à l'autre, purgée de tout ce qui a pu faire de la peine à qui que ce soit, mieux pensée et mieux écrite.

En traduisant votre tr. de la respiration je me suis dit cent fois que ce Hamberger tant vanté et encore nouvellement par M. de *Haen* n'étoit guere plus qu'un animal. Vos expériences sont si claires et en même tems si convaincantes que je ne conçois pas comment on a pu ne pas se rendre. Mais voila ce que c'est que ces professeurs admirés par leurs disciples, et ces reputations de petite société. Un homme renfermé dans un cercle aussi étroit, grand homme sur son fumier, ne pouvoit pas se résoudre à n'être qu'un nain vis à vis de vous.

Je vous ai promis trop en dernier lieu: j'ai cru que je pouvois traduire une feuille imprimée de vos ouvrages dans un soir, mais j'ai remarqué du depuis que ces feuilles avoient 24 pages au lieu de 16 que je leur supposai. Cela n'empêche point que le tout ne soit traduit avant Pâque.

Ma dissertation sur l'irritabilité m'a valu une patente d'academicien del buon gusto de Palerme que j'ai reçu en dernier lieu. Tant mieux parce qu'il faut en imposer à ceux qui ne connoissent point la vanité de ces titres prodigués à tort et à travers.

Je vous repete encore Monsieur les assurances de la plus tendre et de la plus parfaite reconnaissance pour les efforts que vous avés fait pour me soulager et pour me rendre heureux même. Vous y avés reussi.

Brugg, le 13 Fevrier 1760.

Zimmermann.

134.

(Bern Bb. 19, Nr. 28.)

Excusés s'il vous plait l'inscription ridicule à la première vue, ajoutée à l'adresse de ce paquet. Il se commettent toutes sortes d'irregularités dans nos bureaux de poste, des paquets des lettres qui m'appartenoient se sont égaré ou perdu, cela est assés ordinaire. Si j'évalue un paquet tel que celui ci et qu'il se perd, M. M. Fischer me le payeront, si je ne prends pas cette precaution, mon travail a été inutile. Le port n'en sera pas plus grand. Le port de 100 Louis neuf depuis Genève jusqu'à Brugg est de 40 baches.

Recevés avec votre bonté ordinaire cette traduction. Elle a besoin de l'indulgence d'un patron tel que vous. Il est très nécessaire que vous preniés la peine de la relire avec exactitude et de la retoucher. Il y manquent quelques mot, j'ai fait quelques NB dans des endroits qui m'ont paru avoir été corrompu par les imprimeurs de l'original.

Je vai traduire a présent le IV. volume de l'irritabilité. Mais je ne scai point si je dois commencer par la 3^e page ou par la 21^e. C'est ce que j'ai demandé Monsieur dans ma dernière lettre du 13 Fevrier et que peut être vous n'avés pas reçu.

Oseroi-je vous dire que je n'ai plus aucune esperance pour une vocation. Je crois que cette botanique m'a perdu; sans elle j'aurois eu la vocation qui m'auroit fait plus de plaisir dans l'état où je suis qu'un présent de 100 Louis, et M. Ackermann auroit été professeur. Mes ennemis d'ici (l'avoyer Z. et son fils) sont tellement acharné contre moi que son fils

est venu declarer dernièrement au père d'une demoiselle malade que sans Vätterli sa fille sera perdue, denn der Doktor Zimmermann weiß nichts und versteht nichts und begreift nichts von der Medizin. Ajoutés à ceci que les sentences de ce sot paroissent à Brugg tombées du ciel.

Vous voyés Monsieur la necessité absolue de vendre des secrets. Les gens aux quels je n'ai fait et aux quels je ne fais encore pas le moindre mal sont tous les jours de la vie après moi. En vain je les evite, en vain suis-je enfermé dans mon cabinet. La calomnie me persecute jusque dans ma retraite, elle noircit mes meilleures actions. Si je perds un malade, je l'ai tué, si j'en gueris 20, ce n'est que la force de leur constitution qui selon mes chers parens les a fait echapper au danger dont mes remedes les menacoient. Quand Vätterli qui leur avoit mis le pistolet sur la gorge, echoue, il n'en disent pas le mot ou prouvent que la maladie a été incurable ; quand il reussit dans une bagatelle ils l'elevent au ciel.

J'ai honte Monsieur d'être si souvent poussé par un instinct secret de vous parler de ces maudites tracasseries. Je ne le fais que parce que je crois que vous aurés pitié de moi et que vous me consolérés. Il s'agit après cela de deux choses. 1) de vous faire voir que je suis forcé par la necessité de donner dans le commerce ce que vous savés. 2) de vous demander s'il n'y auroit pas moyen d'arreter, si ces miserables viennent au mois de May à Berne, leur fougue insensée par deux ou trois mots appliqués apropos par quelque patron. Ces gens sont timides, mais mal-

heureusement Dittliger leur a dit que je suis sans appui à Berne, et ils ajoutent à cela que je ne suis pas assés habile pour leur trouver des chicanes.

Dites-moi Monsieur s'il vous plait, comment vous faites pour écrire à Gottingue, et si les lettres passent et repassent en sureté par les François etc.

Brugg ce 20 Fevrier 1760.

Zimmermann.

135.

(Bern Bb. 19, Nr. 41.)

J'apprends que vous serés mardi au soir à Berne. C'est ce qui m'engage à y envoyer ce paquet qui renferme une nouvelle edition de mon Nationalstolz. Vous avés eu la bonté de juger cet ouvrage il y a deux ans. J'ai actuellement sous les yeux ce que vous m'en avés dit. Je vous prie très humblement de me dire d'une façon également naturelle ce que vous pensés de l'edition que je prends la liberté de vous offrir à présent.

Le second volume de la physiologie que vous avés eu la bonté de me promettre pour paque me parviendra le mieux par le coche.

Vous voulés que je commence la traduction de l'irritabilité par la p. 2. 21. Cela veut dire sans doute que je dois traduire le volume en entier. Je l'ai déjà fait en partie, mais j'ai eu peu de loisir depuis quelque tems et beaucoup de malades en depit de mes chers parens.

Je pense qu'il faut laisser là la chair de G(öttingen). Suffit que vous m'ayés donné la marque la plus

convaincante de vos bonnes graces, à laquelle je suis et je serai toujours infiniment sensible. Ainsi il ne sera plus question de cette affaire.

En désapprouvant les secrets vous m'en parlés pourtant de la façon la plus obligeante. Je vous prie cependant de n'en rien dire encore à qui que ce soit. Depuis le nouvel an je n'ai point travaillé à ce tr. des vapeurs. Il tardera bien à paroître.

C'est l'effet d'une bonté extraordinaire que vous voulés bien parler à M. Dittliger. Je crois cependant que cela ne menera qu'à de plus grands chagrins. Un homme comme cela doit naturellement vous hair, et il ne peut avoir pour vous l'estime qu'on vous doit. Par consequent il sera choqué de tout ce que vous lui dirés, et ne declamera qu'avec plus de fureur contre moi. Ces esprits bourgeois ne se calment point : je scai d'un des amis de M. D. que jusqu'à son dernier depart pour Berne il n'a cessé de crier contre moi quoique je n'en parle pas plus ici que je parle du grand mogul. Cet homme avoit une pleuresie. — Je proposai et arrachai une saignée. La femme m'en fit les plus grands reproches et me declara que s'il venoit à mourir elle ne s'en tiendra qu'à moi. Je donnai le camphre, le nitre et le syrop de pavots rouges avec une decoction pectorale. Une bouteille sauta sur le fourneau : sa femme en tira la conclusion que c'etoit du poison, elle le dit à toute personne qui vient à Wildenstein et on l'a cru. Cette tragedie dura deux jours. Je proposai après avoir essayé de la part de cette femme tout ce qu'il y a de plus cruel une consulte avec *Seelmatter*, aussi femme qu'elle. Le lendemain personne vint me

chercher comme cela était arrivé les deux jours précédents, on me laissa en arrière honteusement quand Seelmatter vint qui employa dix semaines pour guérir une maladie que je guéris ordinairement en 4 ou 5 jours. Depuis tout ce temps là on me calomnia si fortement à Wildenstein qu'on n'eut point de peine à engager tout le monde qui y aborde et surtout l'avoyer Zimmermann et son fils et Tribolet le secrétaire, neveu du conseiller Fuchslin, à en agir de même avec moi.

Pour moi voyant bien que les raisons n'étoient d'aucun poids vis à vis d'un peuple aussi prevenu je me tus et je souffris. Par conséquent je déclare pour faux tous les rapports que mes ennemis auroient pu faire à ce bailliff.

Une chose qui m'importeroit infiniment plus c'est si vous vouliez condescendre Monsieur à engager quelque patron par ex. le banderet *Freudenreich* ou M. le sen. *Fellenberg* d'ordonner au tyran de notre ville qui viendra au mois de May prêter serment à Berne de m'accorder le repos. Je ne demande point de place, point de grace à ces gens là. On a fait un conseiller en dernier lieu après la mort de mon oncle M. Beclin, je n'ai pas bougé de chès moi, je n'ai demandé ni fait semblant de demander cette place à qui que ce soit. Je me suis même déclaré dès le premier moment, sans en être prié par qui que ce soit que je voulois aider à un tel pour qu'on me laissa en repos, et c'étoit encore celui que l'av. Z. vouloit, et qui a obtenu la charge. Enfin je prétends simplement que des ignorants, des gens qui n'ont rien vu et rien lu, des gens qui ont la tête

remplie de tout les prejugsés et de toutes les superstitions qui dans les tems les plus tenebreux ont fait la honte du genre humain, *me laissent en repos en qualité de medecin*, qu'ils n'arrachent point à moi, à ma femme, à mes enfants cette ressource d'autant plus necessaire que ma fortune est petite, et que la pratique de la m. est mon gagne pain. Qu'ils me calomnient à la bonne heure quand un malade meurt, c'est là le sort de tous les medecins, mais qu'ils ne me calomnient point, quand les malades sont gueris, et qu'ils ne peuvent pas remercier assés du service que je leur ai rendu, comme ils l'ont fait en dernier lieu à l'occasion d'un rhumatisme des plus terribles gueris en plein par le petit lait et les vesicatoires pour les quels la maison Zimmermann et celle du secretaire Rodt (dont je me moque) m'a dechiré. En un mot qu'ils laissent en repos un homme qui ne leur a jamais fait de mal, et qu'ils depriment d'une façon inouïe pour elever M. Vätterli qui les a peints à Berne par un memoire qui a passé d'une maison à l'autre et qui a taché de faire déposer et bannir l'avoyer etc. etc. etc.

C'est la derniere fois Monsieur que je vous parle de ces miserables. Il falloit une petite recapitulation parce que vous aurés peutêtre occasion d'en faire usage. Jusqu'ici ma conduite vis à vis de ces gens etoit moderée à l'excés. Cela ne mene à rien auprès des esprits aussi bas. Il faut de la rigueur, de la hardiesse, du courage, il faut se plaindre. C'est ainsi que Vätterli les a gagnés. Ce sont des poltrons qu'un senateur de Berne fait trembler d'un mot. Vous verrés par le nouveau N(at.) St(olz) et par cette

lettre que j'ai déjà d'assés bonnes dispositions à changer ma conduite precedente.

Je reviens à votre chere lettre. Je suis charmé que vous m'ayés expliqué ce que vous entendés par satire. Il n'y aura rien de cette espece dans mon tr. de l'hypochondrie.

Votre resolution de vous retirer à la campagne après la fin de votre baillage m'a enchanté. Cela vaudra bien mieux que Halle, Gottingue, Potsdam. Vous y serés à mes yeux plus respectable, plus grand et en vous même plus heureux que jamais. Je ferai sans cesse les vœux les plus ardents pour que vous persistiés dans cette resolution. Je vous viendrai voir à votre campagne non comme mon parent, mon precepteur, mon père, mais comme un homme élevé dans sa maison rustique audessus de tous les autres hommes, et je dirai à tous ceux qui voudront m'ecouter et me lire ce que j'ai senti en vous y voyant.

Vous n'avés pas besoin de m'exhorter à une seconde edition de votre vie. Je la donnerai sans faute après que mes petits traités de medecine auront paru, et je ne la ferai point imprimer avant que vous en soyés content et satisfait en plein, et que moi-même je n'aye point à en rougir vis à vis du public. Il faudra un peu donner le change à mes lecteurs. Voici ce que j'ai imaginé. Ce mot de *Vie* d'un savant vivant porte avec soi un son extremement dur pour la plupart des oreilles soit savantes, soit plebejennes. Eh bien, je cederai au préjugé. Je ne dirai point *Das Leben des H(ern) v(on) H(aller) 2. verbesserte Auflage*, mais j'intitulerai

mon ouvrage *Briefse den H. v. H. betreffend*. J'adresserai ces lettres à quelque Anglois imaginaire qui me les aura demandé. Je les écrirai de façon qu'elles peuvent être traduites en François. Je les traduirai moi-même, si elles me reussissent. *M. Tissot* corrigera la traduction. Elles passeront en France, en Italie, en Angleterre. On les traduira peut-être en Anglois etc. etc. Car aujourd'hui mon imagination va extrêmement vite. Mais avec votre permission Monsieur j'écrirai pour les gens du monde, pour le grand nombre, j'écrirai pour être lu. Cela n'empêchera point que je ne parlasse de toutes vos découvertes, mais d'une façon courte, serrée et précise. Enfin on verra. Je ferai toujours ce qui vous sera agreable et ce qui contribuera le plus a faire voler votre gloire de bouche en bouche.

Si vous avés occasion de parler ou d'entendre parler de cette academie de Palerme, je vous prie en grace d'en parler sans rire. Elle vient de bien loin cette association. Vous savés ce qu'on dit des voyageurs: a beau mentir qui vient de loin.

Je suis veritablement charmé que M^{lle} votre fille soit mieux, et très fâché des alarmes que vous avés eu.

Br. ce 17 Mars 1760.

Zimmermann.

P. S. Dans ce moment j'apprends de Berne que le baillif de Wildenstein me calomnie encore de la façon du monde la plus infame de maison en maison. Il a dit chés M. le banderet *Tscharner* que mes remedes l'auroient tué, s'il les avoit pris. Il parle de *poison*, comme il en a parlé jusqu'ici à

tout le monde et partout. Je ne puis plus supporter cette infamie, et je suis prêt de l'attaquer en face si vous le permettez ou me le conseillez.

136.

(Bern Bd. 19, Nr. 54 a.)

La nouvelle agréable de Hannover Monsieur et très honoré Patron m'a causé un bien grand plaisir, et ma femme a pleuré du sujet de ma joie. Mes citoyens en sont stupefait, et mes amis de Berne le seront de même. Je me consulterai, je réfléchirai, je peserai et j'aurai l'honneur de vous donner une réponse claire et précise. Mais il m'est impossible de la donner encore. Je suis beaucoup tenté de mon côté, mais ma femme est inconsolable sur mes tentations même. J'aurai bien garde de vous commettre par une réponse indéterminée; ma réponse sera oui ou non. Quand je me serai déclaré à vous, je prendrai la liberté de me déclarer aussi à M. Werlhof.

Cette bonne nouvelle m'a rendu insensible sur les tracasseries du baillif de Wildenstein. J'aurois été charmé si vous aviez daigné lui parler. L'occasion est perdue, et je pense qu'il faut laisser là ce bavard. Il sera plus utile, si je ne quitte pas ma patrie, de redresser tant soit peu mes parens, un mot de M. Freudenreich ou de M. Fellenberg suffiroit.

Une famille nombreuse est un grand accul pour un philosophe. Je me flatte cependant que votre retraite ne seroit pas incompatible avec les soins qu'exige l'éducation de vos chers enfants.

Je vous remercie très humblement du beau présent de la physiologie qui n'est pas arrivé encore. Je vous ai mille et mille obligations pour tout ce que vous avés fait pour moi, et je ne desire que des occasions pour vous peindre mes sentimens tels qu'ils sont.

Il paroît que la 2^e edition du *Nationalstolz* a été reçu à Berne tout autrement que la premiere. Toutes les personnes aux quelles j'en ai envoyé des exemplaires, n'en disent — pas le mot.

Brugg ce 31 Mars 1760.

J. G. Zimmermann.

137.

(Bern Bb. 19, Nr. 135 a.)

La reponse generale, la reponse à M. M. *Whytt* et *Lamure* sont traduites depuis longtems, et le tout le seroit depuis quelques mois, si je n'avois pas cru devoir preferer un profit présent à un profit éloigné. Vous m'avés toujours rendu un très grand service en me proposant ces traductions; je me croyois dans ce tems là hors d'état de gagner la moindre chose dans le monde, assailli et persecuté de toutes parts par une race de barbares je me voyois abandonné, meprisé detesté à peu près de tout ce qui m'enviroinnoit. Ces traductions me releverent en m'offrant du moins une ressource pour le bien de ma famille, et ce qui étoit plus utile, m'empêcherent de me faire charlatan. J'espere de pouvoir vous envoyer celles qui regardent l'irritabilité dans peu, et ce sera dès que j'aurai eü le tems de les revoir.

Je scai depuis bien de tems que M^e Haller est à Biberstein, mais etant etranger pour Monsieur et pour Madame, je n'ai pas osé risquer encore d'aborder à ce château, ou je n'ai jamais été non plus pendant la vie de feu M^r Haller. Comme je vai souvent chès M^e *Wagner* à Castelle, je puis avoir occasion d'y voir M^e Haller, et j'en serai charmé.

Vous devés être bien heureux à Roche. Je m'occupe souvent de cette idée agreable que je vous supplie Monsieur de me renouveler souvent.

M. *van Swieten* m'a regalé d'un exemplaire magnifique de sa medecine militaire, et il a repondu gracieusement à ma lettre de remercement. Je n'avois avant ce tems aucun commerce avec lui, mais j'étois en relation avec M. de *Haen*. Si M. van Swieten a lu la vie de M. de Haller, il faut avouer que sa conduite est bien noble. Je ne suis pas extremement surpris qu'il soit revenu à vous, voici ce qu'il me dit dans sa reponse du 14 Juin: «Content de mon sort et ayant toute raison de l'être, je vis tranquille sans me meler d'aucune dispute et je vieillis en travaillant sans cesse, mais aussi sans la moindre peine.»

Il me semble que vous avés en Angleterre des adversaires que je n'y aurois pas cherché. Les auteurs du *Critical review* que je lis, ne vous rendent assurément pas la justice qu'ils vous doivent, et je trouve bien ridicule qu'ils veulent vous rendre responsable des absurdités qui peuvent se trouver par ci par là dans des dissertations d'ailleurs bonnes. The wonderful recovery by asses blood n'empêche point que *Beneken* n'ait dit de très bonnes choses. Je

serois bien curieux de connoître les auteurs de ce journal caustique ! On voit partout que le Dr. *Smollet* en est un.

Ce *Nicolai* que je ne connois pas ne mérite assurément pas votre attention. Un homme qui peut rechauffer une controverse finie vingt fois par les expériences les plus décisives et les raisonnemens les plus persuasifs tirés de ces expériences ne peut ennuyer le public qu'à ses propres dépens.

M. *Ith* n'a jamais daigné m'écrire depuis Berne quoique je lui aye écrit depuis son retour. Je serois curieux d'apprendre par vous Monsieur de ses nouvelles.

Brugg ce 4 Octobre 1760.

J. G. Zimmermann.

On me dit que M. votre fils va à Paris.

138.

(Bern Bd. 19, Nr. 150.)

Je me hate pour vous dire que j'ai été à Biberstein, qu'on m'y a reçu de la façon du monde la plus amicale, que j'ai conduit M^e *Haller* à Castelle, et que j'ai eu le bonheur de passer trois jours en sa compagnie. Cette partie de votre famille est assurément bien heureuse, M. Haller est le meilleur homme du monde, il a tous les égards, toutes les attentions imaginables pour madame son épouse qu'il semble aimer tendrement et qui le paye en tout du même retour. M^e Haller m'est devenu, je vous l'avoue Monsieur infiniment chère ; elle est tout ce

qu'une femme très raisonnable doit être, je suis enchanté de son caractère, de ses manières. Une douceur charmante se manifeste en tout ce qu'elle dit et tout ce qu'elle fait; en un mot pour comble d'éloge, elle a une ressemblance frappante avec M^e votre Epouse.

Jugés, si nous avons parlé de vous, de M^e Haller, de votre famille. M^e votre fille a trouvé que je lui faisais des questions sans fin et sans nombre, et je croyais toujours n'avoir rien dit. J'ai appris avec une satisfaction inexprimable combien vous êtes heureux Monsieur par vous-même et par tout ce qui vous environne. Je l'étais moi-même au suprême degré par le récit qu'on m'en faisait.

M. et M^e Haller ont permis de la manière la plus obligeante que ma mère et ma femme viennent les voir, et nous nous flattons qu'ils nous feront la grâce de nous honorer de leurs visites à Brugg. Pour moi je profiterai surtout l'été prochain de ce voisinage charmant.

J'ai eu soin en passant par les environs de Wildenstein d'en montrer les beautés à M^e Haller, elle a daigné m'en croire sur ma parole, puisque les brouillards l'empêchoient d'en juger par ses yeux. J'en ai vanté le revenu à M. Haller et M. *Wagner* de Castelle lui a dit enfin sur le rapport de M. *Ditliger* qu'il n'alloit jamais audessous de 12000 Livres. M. Haller tentera donc le sort, je ferai sans cesse des vœux qu'il en soit favorisé.

M^e Haller a fait la conquête de M^e *Wagner*, femme de beaucoup d'esprit et d'une pénétration bien rare. M. *Wagner* même en est enchanté. Nous avons

été à Castelle bien agreablement, Messeigneurs les baillifs en visitant les rentiers, les caves et les greniers, moi avec les deux Dames.

J'ai vu avec un plaisir dont on ne jouit pas partout qu'en faisant la cour à M^e Haller je la faisois à M. son epoux. Il m'a pressé de la façon la plus polie et la plus amicale de retourner avec eux à Biberstein, et Madame m'a offert son ane blanc pour me conduire à Nidau.

Je reprendrai à présent vos traductions. Ce travail est fort audessus de moi, cependant je ferai de mon mieux pour vous satisfaire, et vous êtes trop genereux pour ne pas avoir patience avec moi Vous me dites Monsieur que vous n'êtes à Roche qu'une machine à travail. Vous parlés de l'hiver sans doute, car M^e Haller m'a dit que vous etiés le tout premier à engager votre aimable famille à se promener, à se divertir, mais c'etoit au printems. Au reste tout homme qui dit qu'il est une machine à travail est un homme qui se porte bien, qui jouit de toutes ses facultés, l'homme par consequent du monde le plus heureux, s'il est libre comme vous l'êtes.

Condamné à une physiologie telle que la votre vous avés un bien grand plaisir de plus. Vous ecrivés sur des matieres qui vous sont familiares depuis quarante ans, vous ecrivés avec facilité, avec le plus grand succès. Vous travaillés pour egayer le moment présent et pour l'utilité de tous les tems et de tous les siècles.

M. *van Swieten* a bien fait de se lier avec vous. Il a eu d'abord vis à vis de vous l'ame basse, il a

senti qu'en vous rendant justice on ne pouvoit s'empêcher de vous aimer.

Vous avés répondu bien joliment à la plaisanterie des auteurs du *Critical Review*. Un *Boeneke* resteroit court s'il s'agissoit d'esprit, mais vous êtes à la fois tout ce que vous devés être et ce que vous voulés être.

Je suis charmé que vous soyés si content de *M. Ith* qui sans doute peut être mon ami, mais qui ne me le dit pas et ne me le temoigne pas. J'ai osé dire à M^e Haller de Biberstein que ce seroit un homme propre à faire son beaufrère. Ah, me répondit-elle, ce Prussien n'auroit pas le courage d'en parler à ma sœur.

Une edition des opuscules de *Bœrhaave* ne vous empecheroit pas de finir votre physiologie. Il ne s'agissoit pas d'une preface.

M. Tissot m'a dit qu'on publioit en Hollande un tr. de *Bœrhaave* de morbis nervorum.

Je prendrai un jour la liberté de vous demander *Hill* on nerves et on valerian. Trouvés-vous qu'il y ait dans le premier des observations de pratique fausses? Pour les observations anatomiques je n'en doute pas. Comment pourrois-je faire pour me procurer la *Spica Celtica*? J'aurois assés d'occasion pour en verifier les effets et j'en serai charmé puisque je veux écrire après mon experience sur les maladies des nerfs, non en charlatan, mais en medecin philosophe.

J'attends avec une impatience infinie le IV^e Tome de la physiologie qui est celui des tous qui m'intéresse le plus. Est-il avancé?

Vous pouvés-vous repentir Monsieur de votre gout pour la botanique auquel vous devés peutêtre toute la gaieté dont vous avés joui dans ce monde? Je me trouve bien malheureux d'une certaine maniere de n'avoir pas été en état d'apprendre cette science.

Br. ce 10 Nov. 1760.

Zimmermann.

139.

(Bern Bb. 19, Nr. 158 a.)

Sur mon ame je vous aime tout autant que M. Beylon (?). Ainsi préparés-vous à une longue lettre de ma part.

Je suis ravi de vous voir rendre justice à mes sentimens pour M^e Haller. Le mauvais tems a empêché ma mere et ma femme de lui aller rendre leurs devoirs.

Il paroît par votre lettre même que vous êtes aussi heureux qu'on peut l'être. Vous ne le seriés pas peutêtre sans ces epines.

La saison des promenades est passée. Il faudroit avoir recours à la machine de M. *Lobb* decrite dans le Gentle-magazine pour exercer vos muscles. Je le ferai pour moi quoique pour le présent à l'abris de la melancolie.

Je felicite de tout mon cœur M. *Ith* des sentimens dont vous l'honorés et que vous honorent.

Oserois-je vous faire une proposition par rapport à ces Hill? Vous les trouvés mauvais, ils pourroient m'être utiles, du moins le tr. on nerves. Faites-moi la grace de me ceder le dernier, et ordonnés

quels livres nouveaux je dois vous envoyer en échange. Il y en a toujours à Zurich que vous ne trouvés pas à Lausanne ou à Genève.

Vous m'obligeriés infiniment en me procurant du spica Celtica. Mais ce ne sera pas sans doute avant l'été. En faudra-t-il faire une tincture comme Hill, car les dames n'aiment ni les poudres ni les decoctions.

Je vous felicite des succès de l'insensibilité en Suede.

Votre sort Monsieur est celui de tout homme de genie. Mais je crois qu'un homme de genie est plus malheureux à Venise qu'à Paris, où cependant ils le sont beaucoup. Vos etudes ne me paroissent pas hors de cette route qui mene à l'estime des Bernois. Etes-vous moins homme du monde, moins philosophe, moins historien, moins belesprit, moins homme d'etat, moins œconome que tous les Bernois hachés et broyés ensemble?

Je ne comprends pas beaucoup à cet amour de la patrie. Mais je conviens quand on en reçoit 10 000 livres de pension qu'il faut être reconnaissant.

Venons à vos deux lettres de Paris et de Stockholm. Elles ont mis le feu à ma tête. J'avois dessein de donner une nouvelle edition allemande de votre vie après que mes ouvrages de medecine seroient fini.

Point du tout je n'attends que vos ordres pour y travailler et je la donnerai non en allemand, mais en françois. Mon traité de l'experience ne sera pas fini sitot, cette matiere est difficile et souvent je ne puis aller qu'à tâtons en attendant le jour. Ce petit

travail historique par contre est aisé et amusant, et il ne me servira que de delassement. Mais tout cela ne se fera pas sans peine pour vous.

La vie allemande est un des plus mauvais livres du siècle. Il est mal écrit au possible, c'est un tas de matière brute qui n'a point été travaillé. Je voudrais pour cette fois me faire lire, par conséquent il faut travailler pour les gens du monde et tout au plus pour les philosophes. Un autre écrira pour les erudits et les savants. Si une comtesse de *Bentink*, une reine de Suede, un d'Alembert, un Diderot doivent me lire, je ne puis ni m'appesantir sur Hamberger, ni entrer dans des détails d'angiologie. Plutarque, Fontenelle, d'Alembert devroient être ce me semble mes modèles.

Voilà des règles très belles sans doute. Mais sans vous elles seront vaines. Il faudra Monsieur condescendre à me fournir des détails, des anecdotes, des idées, des vues intéressantes. Ce seroit ici le lieu de débiter de ces maximes et de ces idées lumineuses qui sont renfermées dans votre esprit puisqu'elles ne sont pas de nature à être placées dans vos ouvrages. Il faut là de ces choses qu'on puisse lire à la reine de Suede. La lettre écrite à Voltaire à l'occasion de *Grasset* vous a illustré depuis Paris jusqu'à Stockholm presque tout autant que tel ouvrage qui vous a coûté des années de travail.

Ces règles et ces intentions seront vaines encore, si vous ne daignés retoucher mon livre. Si vous ne le rendés François d'abord, ensuite sensé, bienfait, poli, agreable.

J'éviterai avec un soin infini de ne rien dire qui puisse faire de la peine à Berne. Le livre quel que sera y deplaira, puisqu'il doit rendre justice à un citoyen illustre. Me ce ne sera pas une faute. Je dois être court. Je ferai un volume comme celui qui sert de suite à vos poesies, publiées à Berne en 1760. On pourra imprimer mon ouvrage de la même maniere, et il fera le troisième volume de cette collection.

Je pourrai dedier cet ouvrage à la Reine de Suede.

Ce sont en gros mes idées sur cette histoire. Je vous prie Monsieur de me dire dans votre premiere lettre ce que vous en pensés, de m'en dresser le plan et peu à peu les memoires necessaires.

Les personnes pour lesquelles j'écrirai n'aiment pas la lecture de longue haleine. Il faut leur procurer du repos, et par consequent couper la narration en chapitres. Indiqués-moi s'il vous plait l'ordre de ces chapitres et les choses qu'ils doivent renfermer. Par ex. 1) Introduction. 2) Premiere jeunesse de M. Haller. 3) Premier voyage de M. Haller etc. cela s'entend. Mais ce sont les derniers chapitres qui font mon embarras. Par ex. Decouvertes de M. Haller. Sentiments de M. Haller sur la conduite d'un homme de lettres dans le monde. Sentiments de M. Haller sur l'esprit philosophique du siecle. Sentiments de M. Haller sur la religion etc. etc. etc. Des chapitres pareils rendroient mon ouvrage fort interessant et ne demanderoient chacun qu'une douzaine de maximes que les lecteurs citeroient et repeteroient partout.

Où dois-je parler de vos ouvrages? Dans le cours de l'histoire de votre vie ou sur la fin dans un chapitre particulier? Où dois-je parler de vos Poesies? Comment dois-je parler de vos ouvrages? comment de vos Poesies?

Que dites-vous Monsieur des miracles qui se font en Saxe, et de la vie qu'on mene à Gottingue? Ne peut-on plus battre les François?

Brugg ce 22 Novembre 1760.

Zimmermann.

Ce Thierrius dont parle M. votre fils est-ce M. *Thierry* auteur de la medecine experimentée? Verra-t-on la suite de cet ouvrage? D'où est ce M. Beylon?

140.

(Bern Bb. 19, Nr. 165 a.)

En consequence de votre lettre du 12 Dec. j'ai l'honneur de vous envoyer la traduction de la reponse generale et la reponse à M. Whytt. A présent je traduis comme vous l'avés souhaité, la Table generale pour les IV volumes des memoires sur les parties sensibles et irritables; et je vous prie de me dire quand vous aurés besoin de la traduction des deux memoires sur la formation des os que vous avés souhaité aussi. Je vous prie encore de ne me designer en aucune façon comme traducteur de tout ce que je vous enverrai encore. J'ai tout à fait oublié le peu de latin que je savois; je n'ai un peu cultivé que la langue allemande, et vous savés que ces tra-

ductions latines dont vous avés eu la generosité de me charger, sont uniquement faites pro pane lucrando. Vous m'obligeriés sensiblement, si vous pouviés dans la suite me charger de quelqu'autre traduction, allemande si cela se pouvoit.

Le commencement de l'histoire du colporteur m'a fait rire, et la fin m'a fait verser des larmes. Je suis edifié.

M. de *Haen* sera bien charmé de recevoir quelque marque d'amitié de votre part. Il paroît bien honnet homme. Oserois-je vous prier Monsieur de me dire pourquoi vous l'appelés paradoxologue? Pour M. *van Swieten* il en a assurément bien mal agi envers vous; mais il paroît être entierement revenu, et je crois qu'il est digne de vous de le gagner tout à fait, par quelque retour d'amitié ou de la politesse.

Je suis charmé que vous ayés toujours de bonnes nouvelles de M. votre fils. S'il n'a point reconnu jusqu'ici (comme vous dites) un pere, il est fort heureux qu'il soit gueri de son aveuglement.

J'ai eu en derniere lieu une lettre bien obligeante de M^e Haller de Biberstein qui nous invite de la venir voir. Ce sera au printems si plait à Dieu que nos prendrons cette liberté tous tant que nous sommes, grands et petits. Ce sera une fête pour ma famille.

Pour avoir plus souvent de vos cheres nouvelles je tacherai d'engager M^e Haller à me communiquer aussi celles qu'elle reçoit; puisqu'elle me dit qu'elle en reçoit très souvent et que c'est là son unique plaisir.

Ne vous écrit-on absolument rien de Gottingue? Le sort singulier de cette ville m'intéresse extrêmement, et je n'en sçai que ce qui est dit dans les papiers publics.

Brugg ce 18 Dec. 1760.

G. Zimmermann.

L'époque du nouvel an me rappellera ce que vous avés fait pour moi il y a un an. De ma vie je n'oublierai à quel point vous m'avés rendu content et heureux, en sentant et tachant si genereusement de remedier aux désagrémens de ma situation. Dieu vous rende le centuple.

141.

(Bern Bb. 52, Nr. 7.)

Je n'ai point reçu Monsieur et très honoré Patron le III. Tome de la Physiologie que vous croyés parti. Je vous en fais cependant mes très humbles remercimens. J'aurois été extrêmement charmé si vous aviés bien voulu me prêter en même tems ces Hills.

Vous m'avés fait esperer Monsieur de me procurer du Spica Celtica. J'en aurois bien souvent et actuellement tous les jours besoin. Ne pourrois-je pas en avoir de M. le chanoine *Gessner*, ce qui seroit plus commode? Où est-ce qu'on en trouve la plus grande abondance? Comment croyés-vous qu'on devroit l'employer? Les femmes n'aiment pas les poudres, la tincture est trop faible. Il me semble que la decoction ne sera pas mauvaise.

Je tacherai de vous envoyer cette table à tems, et je suis fort aisé que les os ne pressent pas.

Il est honteux sans doute de ne pas savoir le latin; mais n'ayant rien à dire aux nations qui ne savent pas l'allemand, cette honte me paroît plus supportable.

On reconnoît parfaitement M. de *Haen* dans le portrait que vous en avés tracé. Je ne doute pas un moment que vous ne soyés fort bien avec M. M. *Senac* et van *Swieten*. Il importe peu que M. *Albinus* sente sa ratte gonflée quand il parle de vous. Levés-lui ses obstructions, et il sera converti. L'autorité de ce medecin est sans doute grande parmi les anatomistes, mais qu'est-ce que c'est que sa reputation vis à vis de la votre? un atome.

Je pense qu'on respire un peu à Gottingue depuis que le blocus est levé. Comme le bien nait souvent du mal, il faut esperer que le sejour des François dans cette ville aura un peu civilisé ses barbares habitants. Je parle de Messieurs les Bourgeois.

La Physiologie va grand train puisqu'on est actuellement au IV. volume. Il semble que vous devriés très bien pouvoir la finir à Roche, quand on considere ce que vous y avés fait actuellement. Mais on n'est sûr de rien dans ce monde.

Je n'ai aucune nouvelle de Biberstein. M^e Haller s'est tenu à une seule lettre. M. *Schmid* qui y a été dernièrement n'a pas remarqué qu'il lui manque la moindre chose. Si l'accouchement est heureux et la façon de se conduire comme elle doit être, je ne comprends pas comme M^e Haller puisse devenir ma-

lade. Il semble qu'elle est faite pour avoir dix enfants et pour vivre cent ans. Je ne manquerois cependant pas en cas de besoin de lui rendre tous les petits services dont je suis capable, si elle me les demande, mais on a à Aarau le Dr. *Imhof* qui y passe pour un grand luminaire. Il a commencé par être barbier et fini par être empirique.

Voici une lettre de M. *Soulzer* que j'ai reçu il y a 8 jours.

Brugg ce 10 Janvier 1761.

Zimmermann.

142.

(Bern Bd. 52, Nr. 27.)

J'ai tardé trop longtems à vous annoncer la reception du 3^e volume de votre Physiologie. Je ne puis vous exprimer Monsieur le plaisir que vous m'avés fait par ce présent et la satisfaction que je trouve à lire cet ouvrage immortel.

Puisque vous m'avés dit que vous aviés donné du *Spica Celtica* à M. Gottlieb *Wytttenbach* je lui en ai fait demander par M. Sig. *Wytttenbach*. Mais il me repond qu'il n'a jamais rien reçu, ainsi que le paquet aura été perdu.

Vous savés à cette heure que M^e Haller a accouche dimanche passé sans le secours d'une sage femme le plus gaiement du monde. J'en ferai aujourd'hui mon compliment à M. Haller de Biberstein. On m'a écrit avanthier d'Aarau que M. Haller a fait venir le jour même de l'accouchement le Dr. Im Hof d'Aarau vers Madame son epouse. J'ai eu l'honneur

de vous parler de ce M. Im Hof; j'apprends que M. Haller en fait beaucoup de cas.

Vos opuscules avancent, mais mes traductions impatientes avec une pratique pénible telle que la mienne a été depuis le nouvel an, n'avancent point.

On voit bien Monsieur que vous lisez Cicéron et que vous ornés votre Physiologie de tout ce qui peut la recommander à la postérité. Votre style est admirable dans sa simplicité, *naturali pulchritudine* exurgit.

Comment dois-je faire pour vous parler dignement de mon ami *Tissot*? J'ai perdu une tante à Morges dont je suis l'héritier en partie. M. Tissot va à Morges, assiste aux partages, se charge de mes affaires et s'acquitte de tout cela d'une manière admirable.

Je viens de recevoir toutes sortes de nouvelles de Vienne. Voici une partie de la lettre de M. de *Haen* du 7 Février du quel je tiens ces nouvelles.

«Je vous envoie M.

1) *Auenbrucker* inventum novum.

2) *Störck* annus medicus secundus.

«et 3) mon ouvrage qu'en conscience j'ai cru devoir publier contre le système de l'irritabilité et de la sensibilité qui devient tant à la mode. Jusqu'à présent je l'avois laissé comme il est, n'en parlant point en chaire, et esperant que d'autres en d'autres pays auroient pris cette tâche sur eux. J'aurois été très content de n'avoir pas été contraint de m'opposer à mes amis. Mais voyant que personne, à ce que je sache, ne s'y opposoit, que

«des professeurs, mes collègues, commençoient à le
«gouter, et que les etudiants me forçoient à en dire
«mon sentiment, je n'ai plus pu differer à m'opposer
«publiquement à une Doctrine que je regardois egale-
«ment nuisible à la bonne pratique et à la bonne theo-
«rie. Si j'ai donc offensé, Monsieur, mes bons amis,
«ils doivent savoir que selon la belle sentence qui
«dit que quoique nous sommes amis de Platon et
«d'Aristote, nous le devons être encore plus de la
«verité, je n'ai point peché contre mes amis que
«j'attaque. Enfin que ceux que j'attaque daignent
«lire ma préface, j'espere qu'ils verront que quand
«pour l'amour de la verité ils auront renoncé à tout
«égard pour moi où ils me trouveront dans l'erreur
«dans mes ouvrages, je les aimerai encore infiniment
«d'avantage. Il ne faut point epargner un ami aux
«depends de la verité. Je veux qu'on me depouille
«de tout honneur dont l'erreur est la base.»

Le reste de la lettre regarde la controverse de M. de Hæn avec ses eleves Störck et Auenbrucker sur la production des exanthemes. Voici comme la lettre finit :

«Enfin Monsieur comme M. Tissot et moi après
«nous avoir naturellement dit avec assés de vivacité
«la verité dans la facheuse dispute sur l'inoculation,
«nous n'avons pourtant diminué aucunement de notre
«amitié mutuelle, ainsi j'espere que quand moi je me
«declare l'ennemi du systeme de M. Haller, de M.
«Zinn et de M. Tissot touchant la sensibilité et l'irri-
«tabilité, quand vous autres dans mes divers ouvrages
«indiquerés publiquement les erreurs que vous croyés

«y trouver, que nous cultiverons neanmoins de plus
«en plus amitié sincere pour avancer autant qu'il
«sera possible la culture de la medecine.»

Brugg ce 21 Fevrier 1761.

Zimmermann.

143

(Bern Bd. 52, Nr. 37.)

Votre lettre est venue fort à propos. J'étois sur le point de faire à M de Hæn quelques declarations de mon cru; elles auroient été vraies puisque je vois qu'elles auroient ressemblé aux votres par le fond. Mais elles auroient été aussi telles que M. de Hæn les merite, c'est à dire fort vives.

Il est arrivé à Berne à l'adresse de M. *Tscharner* 3 exempl. des difficultates circa modernorum systema de sensibilitate et irribilitate humani corporis orbi medio propositæ ab A. de Hæn, 3 exempl. de l'annus medicus 1 et 2 de Störck, et 3 exempl. d'Auenbrucker. M. Tscharner m'annonca ce paquet ne sachant sa destination, je lui ai dit que j'avois prié M. de Hæn d'adresser à lui ce qu'il avoit à m'envoyer, que sa lettre ne m'annonçoit qu'un exemplaire de chacun de ces ouvrages. Ainsi que les autres étoient sans doute pour vous et M. Tissot. M. Tscharner m'envoya là dessus mes exemplaires et m'écrivit qu'il aura l'honneur de vous remettre les votres à Berne et qu'il fera parvenir le reste à M. Tissot.

M. de Hæn est votre ennemi, Monsieur, il a écrit pour vous nuire, pour vous deprimer; cette honete homme à donné dans la trame que certains

Boerhaaviens ont formé contre vous. Vous verrez dans tout cet ouvrage à travers d'un voile bien mince ce vieux van Swieten tout craché. On se sert de Boerhaave et d'Albinus comme de deux masques pour vous porter (selon ces foux) le dernier coup. Mon cher Tissot est aussi maltraité que vous. Je ne m'en tiens pas à ces titres, ces protestations d'amitié dont M. de Hæn a voulu dorer ses pillules. Son intention est mauvaise, incontestablement mauvaise.

Ne vous imaginés pas après tout cela Monsieur que M. de Hæn ait lu, comme il auroit du. Il a lu vos deux memoires sur l'irritabilité, donc le premier volume seulement de votre collection, la preface de M. Tissot, et le 1^{er} volume de votre Physiologie.

Je ne vous parlerai pas de l'ouvrage en particulier qui dans peu de jours sera entre vos mains. Mais je vous supplie de le refuter non seulement dans la Physiologie, où il le sera très naturellement, mais dans un memoire, une lettre à part et écrite en françois, pour qu'il y ait de quoi confondre ces pretendus juges qui sont sur les bancs sans avoir étudié le droit.

Pour moi je manderai à M. de Hæn mot pour mot ce que vous m'avez écrit avant que d'avoir vu son invective. Je n'y ajouterai absolument rien de ma façon en me contentant de lui dire tout uniment que vous lui repondrés.

J'ai été profondément melancolique à la vue de cet ouvrage polemique. Je prevoyois que vous en aurés un cruel chagrin, et j'étois honteux de voir que ce chagrin venoit d'un homme que j'aimois beaucoup.

Vous voyés à peu près Monsieur mes sentiments sur cette matiere. Je continuerai à lire avec attention les ouvrages de pratique de M. de Hæn, je lui serai très redevable des decouvertes dont il aura enrichi la medecine, je tacherai d'en tirer tout le profit possible, mais je ne l'aimerai plus.

Au reste il est aisé de voir le fond de cette affaire. Dans la même lettre dont je vous ai donné l'extrait, M. de Hæn me raconte au long et au large comment M. Störck (qui est devenu son egal par le rang) est empressé à le refuter. Je vous avoue que j'ai vu en M. Störck un disciple qui agit très mal envers son maitre. Mais je soupçonne fortement aussi que pour supplanter les disciple le maitre a jugé à propos qu'il falloit ecrire contre vous. C'est à dire que pour être à la source des graces il falloit être avec van Swieten mieux que Störck, et que pour être bien avec van Swieten, il falloit agir mal avec vous.

Je me flatte que vous me ferés la grace de m'ecrire depuis Berne, et je vous prie très humblement de vouloir bien m'envoyer depuis là ce Hill on nervous diseases et on valerien dont je vous ai parlé quelquefois.

Brugg ce 12 Mars 1761.

Zimmermann.

144.

(Bern Bb. 52, Nr. 44.)

Dans ce moment je reçois votre lettre et dans ce moment j'ecris à M. Tscharner pour le prier de remettre vos livres à M. Zeerleder. Il me paroît

qu'on ne peut pas assés multiplier les experiences qui constatent que les membranes et les tendons du corps humain sont insensibles. Je vous envoie dans cette vue un memoire qui a eté lu à la société des sciences a Zurich par M. *Burkhard* Prosektor bei dem anatomischen Theater in Zürich, le 9 Mars 1761.

Je suis bien fâché que la goutte que vous venés de prendre vous fournisse une occasion pour refuter M. *de Hæn* sur les douleurs de la goutte même. Quoique vous me soyés invisible Monsieur à 20 lieues d'ici comme à 45 j'aurois pourtant ressenti un plaisir singulier peutêtre mais vrai, de me savoir de 25 lieues plus proche de vous. Je fais bien des vœux pour votre retablissement; il me semble que vous avés la goutte assés legerement, puisqu'à ma grande consolation je vois que vous dormés bien.

La querelle suscitée par M. de Hæn à sa honte ne vous fera pas beaucoup de mal. Si votre reponse est en françois on la lira, comme on lit les journaux. Je n'y vois qu'un seul et unique desagrément: c'est que la victoire est trop aisée.

Une reflexion qui est sans replique c'est que la perte d'un ami est sensible. Mais considerés Monsieur quel ami vous avés perdu.

Il y a cent raisons qui engagent au travail; sans l'esperance de plaire à des gens entendus, à des juges competents, 99 raisons seroient assés foibles. L'amour de la gloire bien conduit me paroît un sentiment aussi honnete que necessaire.

Ces ennemis, ces *Falloses*, ces *Eustaches* sont incommodes. Mais ces disputes nous remuent, elles mettent de la varieté dans la vie. Les efforts in-

utiles des M. M. van Swieten, Albinus, de Hæn mettent le sceau à votre reputation.

Point d'excuses Monsieur vis à vis de moi. Vos lettres ecrites sur du parchemin ou sur des chiffons me seroient également cheres et precieuses. Je relirai tout ce qui vient de vous avec une tendre satisfaction aussi longtems que j'aurai des yeux. Si je dois vous survivre je cherirai, j'arroserai de mes larmes à jamais tout ce qui portera votre empreinte.

Brugg ce 19 Mars 1761.

Zimmermann.

145.

(Bern Bb. 52, Nr. 63.)

Il y a bien longtems que je n'ai pas eu le plaisir de vous écrire. Oserois-je vous prier de m'envoyer quelques exemplaires de votre reponse à M. de Hæn qui sans doute paroitra bientôt. J'en regalerai M. de Hæn auquel je n'ai pas repondu encore puisque M. Tissot ne me pas rendu sa lettre, et M. van Swieten.

Il paroît que l'impression de vos opuscula s'est arretée. J'ai reflechi Monsieur sur les traductions aux quelles je m'etois engagé. Vous me les avés proposé le 3 Janvier 1760 dans un tems où je manquois d'argent, et où je me croyois perdu, j'ai cru alors que ces traductions m'aideroient à soutenir ma famille, et je les ai entrepris. Du depuis il m'a fallu penser à d'autres ressources, la providence même m'en a envoyé plusieurs aux quelles je n'avois pas pensé. Je suis bien et content. Par consequent

je dois vous dire que je m'occupe très sérieusement de mes propres ouvrages, et que je crois devoir renoncer pour votre gloire à la traduction des memoires sur la formation des os. Je finirai pourtant la traduction de la table des materiaux renfermés dans les IV volumes sur l'irritabilité que vous m'avez demandé. Vous m'avouerez sans peine que vous êtes enchanté de cette nouvelle, et que de tous les traducteurs qui rampent sur la terre j'avois le malheur d'être le plus mauvais. Chacun a son talent, ce n'est pas le mien.

M. M. les Barons de *Beroldingen*, l'un chanoine de Speier, l'autre de Hildesheim avec les quels j'ai été il y a 15 jours à Schinznacht, m'ont dit que vous leur aviez promis des Salzstufen et d'autres curiosités naturelles. Si vous voulés leur faire la grace d'expedier un paquet de cette nature, je vous prie de l'envoyer par le coche à mon adresse.

Nous avons eu à ce Schinznacht une espece de diette composée de plusieurs auteurs de toute espece et de quelques amateurs des lettres. Vous aurés bientôt les memoires de la société des sciences de Zurich qu'on imprime.

Nous comtons de voir bientôt M. et M^e Haller. Leur voisinage me fera un plaisir infini. Je scai que M. Haller ne me fera jamais de mal, ce qui est déjà un avantage du premier ordre dans ce pays. Il est doux et poli et obligeant de même que Madame. Pour le choix du medecin c'est l'analogie des idées qui en decide.

Brugg ce 16 May 1761.

Zimmermann.

J'ai encore une grace très particuliere à vous demander. On parle beaucoup du vice de deglutition de M. d'*Erlac* fils de son Excellence. Je scai qu'il vous a consulté et que vous lui avés donné des remedes. Oserois - je vous demander Monsieur ce que c'est que sa maladie, quels remedes vous lui avés donné et quel a été leur effet?

146.

(Bern Bb. 52, Nr. 64.)

Je ne puis pas vous savoir si près de moi sans soulager du moins par une lettre l'impossibilité de vous voir. Il paroît que votre santé est bonne puisque vous faites des voyages, et je vous en felicite du meilleur de mon cœur.

Vous entrés dans mes circonstances avec douceur. Cela m'enchante. J'attends avec le plus grand empressement votre reponse à M. de Hæn. J'ai une adresse pour en faire parvenir quelques exemplaires à Vienne, si vous voulés bien me les confier.

M. M. de Beroldingen seront bien sensibles au plaisir que vous allés leur procurer. Ce sont de bien braves gens remplis de savoir et d'honneteté, mais tyrannisés par un pere et des oncles qui sont des barbares. Jamais je n'ai vu un amour si pur et si vif pour la verité que chès ces chanoines.

Lundi j'irai à Biberstein. Je crois tout ce que vous me dites. Vous avés éclairé mes doutes sur la maladie de M. de Jegistorf. —

Br. ce 23 May 1761.

Zimmermann.

147.

(Bern Bb. 52, Nr. 66.)

J'ai vu M^e Haller à Biberstein. Elle m'a fait une reception très gracieuse.

Je suis bien mortifié que vous ayés la goutte à la quelle je ne pensois plus cet été.

J'attends avec impatience votre reponse à M. de Hæn. Il en faudroit regaler de Hæn, van Swieten, Störck et surtout *Crantz*. M. Tissot m'a mandé ce qui s'est passé à Vienne à l'occasion de cette ouvrage, et je suis ravi que van Swieten ait bien agi à votre egard. —

J'ai fait venir ce Boërhaave de Berne. Je l'attends avec impatience. Qu'en pensés-vous Monsieur?

Je suis très bien informé du projet de M. *Grouner*. Je lui ai procuré un libraire.

De grace Monsieur que dites-vous de la Julie de *Rousseau*? Cette lecture m'a presque tourné la tête de plaisir.

J'ai appris de la belle mere de M. de *Wildeck* qui vit dans la maison de M. de *Bonstetten* que le Roi de Prusse vous avoit fait de nouvelles propositions pour Berlin. Oserois-je vous demander ce qui en est? Si la nouvelle est sure, vous irés à Berlin Monsieur n'est-ce pas? En revenant de Roche et pour occuper la place de M. de *Maupertuis*.

Qu'elle est la methode et quels sont les remedes les plus surs pour traiter les morsures des chiens enragés? Nous avons de ces chiens en abondance. Je tremble quand j'y pense, et la police est si abominable de ce coté là.

Br. ce 1 Juin 1761.

Zimmermann.

148.

(Bern Bd. 20, Nr. 100.)

J'ai eu l'honneur de vous envoyer le 8 Aout par la poste Herrn Albr. v. Haller *Vertheidigung gegen die Einwürfe, welche Herr Anton von Haen wider die Lehre von der Reizbarkeit und Empfindsamkeit der Teile des menschlichen Leibes vorgetragen, aus dem Lateinischen übersezt und mit einer Vorrede begleitet von Herrn Stadtarzt Hirzel in Zürich.* Comme vous ne me parlés pas de ce ouvrage dans votre lettre du 24 Aout je suppose qu'il a été perdu. Cela me fait d'autant plus de peine que M. Hirzel qui est un excellent homme pour son cœur et un homme fort estimable pour son savoir, malgré les fautes de sa traduction, me demande sans cesse comment vous aviés reçu l'envoi qu'il vous a fait. Sa preface lui a valu de grands chagrins à Zurich; *Bodmer*, le meilleur de ses amis a cru qu'il avoit voulu se moquer de lui et l'a persecuté du depuis. Le poete a trouvé très mal aussi que le medecin Hirzel ait écrit en faveur de vos experiences et non pas en faveur de ses hexametres. Vous recevrés dans peu le memoire de M. Burkhard avec ceux de la société des sciences de Zurich dont l'impression n'est pas achevée encore. J'usqu'ici on a imprimé les morceaux suivants: 1. Von dem Nutzen naturforschender Gesellschaften etc. von Dr. Hirzel. 2. Von der Lage und Größe der Stadt Zürich von Herrn Chorherrn Gefner. 3. Von dem Feldbau im Land Appenzell von H. Dr. Zellweger. 4. Von einer neuen Weise das Getreid zu erhalten von H. Schinz. 5. Bemerkungen von den Wirkungen der Fieberrinde von den H. H. Rahn, Schinz und Hirzel. 6. Erzählung

einiger Beobachtungen aus den Torffeldern in Rütli von H. Seckelmeister Heidegger. 7. Von verschiedenen Arten das Getreid zu bewahren von H. Chorherrn Geßner. 8. Bestätigung des Hallerischen Lehrgebäudes von der Aneupfindlichkeit verschiedener Theile des menschlichen Körpers, besonders der Sehnen durch einige chirurgische Beobachtungen und Versuche von H. Burkhard. 9. Anleitung wie man durch Verbesserung der ersten Weidgänge und vernünftige Sorgfalt in Handel, Verpflegung und Gebrauch des Viehes den Viehseuchen vorbeugen könne von H. Dr. Hirzel. 10. Die Wirtschaft eines philosophischen Bauers von H. Dr. Hirzel. On ajoutera encore deux pieces, et le tout sera fini dans peu. —

Est-ce le Roi qui vous tourmente pour Berlin? Cela vaudroit bien mieux que Gottingue, et votre vie seroit infiniment plus agreable.

J'aurois eté faché si mes traductions eussent eté inutiles. Elles m'ont pris bien du tems. Je vous prie de me marquer le tems auquel il conviendra d'envoyer à M. d'Arnay le conte.

Il y à Zurich un jeune ecclesiastique qui entend très bien le Grec. C'est M. *Steinbrüchel* auteur de quelques traductions de Sophocle et de Pindare. Il est mal à Zurich, mais je ne sais pas s'il seroit en etat de remplacer un *Gesner*.

Brugg ce 3 Sept. 1761.

Zimmermann.

149.

(Bern, Bd. 52, Nr. 94.)

M. Hirzel a eté infiniment sensible à la maniere dont vous avés reçu sa traduction. Il est bien dom-

mage que cet homme n'ait pas eu le bonheur d'être votre disciple; il differe tant des gens qui portent ce titre. Ils ont eu des doigts, ces gens là, Hirzel a de l'ame quoique disciple d'Albinus. Vous lauriés surement aimé. — Comme il est devenu depuis peu premier medecin de la republique il a autant d'occasion pour faire des experiences que M. de Hæn. Il traduira aussi en allemand l'avis au peuple de mon ami Tissot.

Si M. d'Arnay paye mes traductions, il me sera très indifferent de les voir abandonnées au vent. Entre nous soit-il dit Monsieur, elles ne valaient rien. Ce n'est pas mon talent.

Je sens bien que ce M. Steinbrüchel ne peut pas être recommandé. Sans doute qu'il faut écrire; aussi ai-je écrit tant que je pouvois cet été. C'est à dire d'une semaine un jour ou deux. Mes malades ont employé le reste du tems. Mais puisqu'il est si bon d'écrire, dites-moi Monsieur pourquoi un medecin passe précisément pour un sot, puisqu'il écrit? Voilà mon cas quoiqu'il ne soit plus question de medecine chès moi.

Les personnes que vous appellés vos Bernois ont bien raison de vouloir vous garder à Berne. Si j'étois Bernois et senateur Bernois j'en dirois tout autant. Nous autres êtres inférieurs sommes obligé de nous taire puisque nous n'avons point d'équivalent à vous offrir.

Je m'amuse de la guerre qu'on se fait à Vienne par rapport à la sensibilité des tendons. La verité percera malgré ses ennemis, et vous regnerés avec elle.

M. Haller de Biberstein nous a fait l'honneur de passer quelques jours chès nous. Je suis extrêmement content et satisfait de la manière dont il agit avec nous, et j'attends avec impatience le moment où Wildenstein sera purgé de tout ce qui s'appelle Dittliger.

Permettès Monsieur que je vous fasse mon compliment sur le mariage de M. votre fils. Ce compliment me sied même assés bien. M^{lle} *Schulthess* m'est beaucoup connue, de même que M. son pere, depuis plusieurs années. Je l'ai même aimé un peu, mais Platoniquement et pas longtems, puisque les passions à pure perte ne sont pas de mon gout. Vous l'aimérés surement, Madame votre epouse l'aimera surement, elle a un cœur excellent, une douceur charmante, un regard qui captive. Sans être belle elle a un visage qui peint son cœur et son caractere. J'ai beaucoup parlé à M. Haller de Biberstein de cette M^{lle} *Schulthess* pendant qu'il étoit chés nous, il étoit fort empressé de la voir. Nous allames donc, lui, ma femme et moi un beau matin à Bade chés M^e la ballive *Egger*, j'amenai à cette compagnie M^{lle} *Schulthess* que je savois à Bade. Elle plut si bien à M. l'Obervogt qu'il en devint lui-même amoureux et me protesta que s'il n'étoit pas marié il lui feroit lui même la cour. Ce propos m' alarma. Je proposai de retourner le même matin à Brugg, et cela se fit.

M. *Schulthess* le pere Directeur du corps des marchands de Zurich est un des premiers negociants de Zurich. Il a 6 enfants. La voix publique donne actuellement à chacun de ses enfants 25 à 30000

florins. On m'assure même que M. Schulthess gagne toutes les années 15000 florins.

D'ailleurs tout marchand qu'il est c'est un fort honnête homme qui a de beaux sentiments, qui aime beaucoup les lettres et surtout les gens de lettres. La fille qu'il donne à M. votre fils est sa mignonne, il a fait tout ce qu'on peut faire pour lui donner une excellente éducation. Elle est fort litérée, après cela elle a acquis des agrémens pardessus ceux que la nature lui a donné. Elle entend bien la musique et chante très bien des aries italiennes.

Peut-être que je serai la semaine prochaine à Berne, très fâché de ne pas y trouver les personnes du monde que j'ambitionne le plus d'y trouver — vous et Madame votre épouse.

Br. ce 10 Octobre 1761. Zimmermann.

Si dans 8 jours vous voulés me faire l'honneur de repondre à cette lettre je vous prie de l'adresser au Dr. Z. logé dans la maison de M. *Effinger* de Wild-eck, ancien gouverneur de la Stift.

150.

(Bern Bb. 20, Nr. 137.)

J'ai passé quatre semaines à Berne avec une satisfaction inexprimable. Je suis content et satisfait de tout le monde ; j'ai fait une infinité de connoissances, et j'ai à me louer de toutes. J'ai beaucoup pratiqué aussi et bien plus agreablement et plus gracieusement qu'ici. Il est vrai que les apoticairees m'ont pris pour un ignorant, puisque je donnois

le Quinquina dans quantité de maladies; mais je me moque des apoticairees puisque le Quinquina guerit mieux qu'aucune de leurs drogues. Quantité de personnes et du premier rang ont voulu m'engager de rester à Berne; on a voulu lever pour moi des souscriptions et mes amis ont calculé déjà 60. J'ai remercié, j'ai fait des reverences, je me suis recommandé — et j'ai dit que j'y penserai trois ans. En attendant j'irai toutes les années une fois à Berne et j'acheverai mes ouvrages à Brugg.

Que pensés-vous de ce projet Monsieur? Je n'ai aucune espece de fortune par devers moi à Brugg, la vie y est insipide, ennuyante au possible, mais je puis travailler et je le fais constamment. A Berne je pourrois au moins avoir des esperances; j'y ai quantité d'amis et même des amies. Mais il n'y seroit guères question d'études longues et serieuses. Je pourrois repondre en plein aux devoirs du praticien vis à vis du malade, mais très superficiellement vis à vis de moi-même.

M. *Hilfer* est incontestablement le medecin le plus employé dans Berne; il n'y a rien à faire pour moi aussi longtems qu'il y est, mais s'il partoit je ne balancerois guères un instant. M. *Ith* a tout le merite possible, et je crois que je pourrois bien vivre avec lui. M. *Langhans* dit à tout le monde qu'il se moque de la pratique. M. *Rosselet* a sur mon ame l'air d'un medecin du 16. siecle; il abreuve les malades de remedes et à mes yeux il scait bien peu ce qu'il fait; il dependroit de lui d'être mon ami ou mon ennemi. MM. *Herzog* et *Wittenbach* sont generalement les medecins du peuple. Ils se-

roient mes ennemis et je me moquerois d'eux. On ne parle pas de M. *Steck*. Les chirurgiens qui ont plus de credit à Berne que les medecins seroient sans doute mes ennemis aussi, je les estimerois pour leur art, mais quant à la medecine je scaurois leur repondre dans des tems de guerre entre nous. Enfin si vous voulés tous ces messieurs me verroient peutêtre de mauvais oeil; à la bonne heure. J'ai assés d'amis en etat de me consoler d'une pareille disgrace, et assés de patrons en etat de me soutenir contre eux. Au reste je serois pliant, courtisan, politique, intrigant, et avant tout fidèle à mon devoir.

J'ai loué, proné, recommandé au de la de toute expression M. *Ith* dans quantité de bonnes maisons.

Il m'en a bien couté de me faire depuis mon retour au sejour de Brugg; aussi ai-je presque toujours été malade, abattu, enervé de corps et d'esprit. Tout jusqu'à notre accent me déchiroit l'ame. Au reste la pratique est d'abord revenu et j'ai travaillé dès mon entrée comme par le passé.

On nous comble de bontées, d'amitié et de politesse à Wildenstein. Je suis au desespoir que ma propre maladie et depuis celles des autres m'ayent empêché jusqu'ici de m'y rendre.

Peutêtre êtes-vous à Berne Monsieur. On veut absolument que vous soyés non pas Président mais conseiller. Au moins je crois que vous avés à Berne plus d'amis que jamais, et ces amis se proposent de tout faire pour vous.

Honorés - moi d'une reponse s'il vous plait, et faites moi la grace de me dire net ce que vous

pensés sur la sagesse ou la folie de mon projet ou plutôt de celui de mes amis et patrons.

Brugg ce 5 Dec. 1761.

Zimmermann.

151.

(Bern Bd. 39, Nr. 130.)

L'impossibilité de vous dire quoi que ce soit qui puisse vous intéresser m'a fait tomber vingt fois la plume de la main. J'ai voulu et j'ai dû répondre à la lettre dont vous m'avez honoré le 11 Dec. 61 et je ne l'ai pu jusqu'à ce moment que le devoir me fait oublier ma foiblesse.

Je vous rends mille grâces pour les deux copies de la Réponse générale qui seroit la dernière si les hommes écoutoient autant la vérité que leurs préjugés et leurs passions. Il y a une force et une vérité dans tout ce que vous dites dans cet ouvrage que je ne comprends pas comment les hommes tels qu'ils sont refusent à s'y rendre. J'ai gardé une de ces copies pour moi et j'ai donné l'autre à M. Hirzel qui en a été enchanté.

L'idée d'aller s'établir à Berne n'est pas aussi forte que vous paroissés le croire. On aime à se faire des illusions quelquefois parcequ'on est quelquefois heureux par ces illusions. Mais pour vous dire la vérité je ne pense plus à cet établissement depuis que j'ai eu l'honneur de vous en parler.

Je me suis ennuyé à Brugg d'abord après mon retour de Berne, puisque j'ai cru que l'homme devoit avoir quelques distractions. Je n'en ai point

cherché depuis ma dernière lettre qu'en passant d'une lecture à une autre et d'un chapitre de mon expérience à un autre. Je ne sors que pour des malades, et très rarement pour la bienséance. Cette dernière considération m'est à la vérité inculquée par ma mère, mais elle sait aussi que je n'obéis à mes maîtres que quand je crois qu'ils ont raison.

L'intempérie de la saison ne m'a permis d'aller à Wildenstein que deux fois, j'aurai plus souvent le bonheur de voir M. et M^e Haller à Brugg. Je ne puis au reste pas assez me louer de leurs bontés à notre égard. Wildenstein est le seul endroit de notre province auquel je pense avec un plaisir vif.

Point d'hypocondrie depuis le mois de Novembre, à force de pillules et de régime, beaucoup d'ardeur pour le travail, mais toujours une apreté dont la solitude ne me guérira pas, mais dont je vous prie de me guérir.

Je pense que rien ne se décidera encore chés vous par rapport à votre établissement à Berlin. Il faudra sans doute qu'auparavant le sort du Roi soit décidé.

Parlés-moi Monsieur je vous en supplie de l'état présent de l'université de Gottingue. J'ignore profondément tout ce qui s'y passe, et je suis fâché de l'ignorer. —

J'ai donné le paquet pour M. Crantz au courrier à cheval, et je l'ai affranchi jusqu'à Nurenberg.

M. de Hæn m'a répondu au mois de Janvier à ce que je lui ai écrit l'été passé par vos ordres. Il dit : « La lettre de M. Haller étant contenue en partie dans son apologie, je ne crois pas nécessaire

«de vous en dire mon sentiment, puisque vous le
«verrés dans la reponse que je lui prepare. Je re-
«marque uniquement que quand M. Haller avance que
«d'entre tous les mortels il n'y a que 10 ou 12
«personnes capables de juger notre querelle, il semble
«se tromper. J'espere de faire voir que tout mede-
«cin qui entend mediocrement l'histoire de la me-
«cine, est en etat de la decider. En vain voudroit-il
«que j'eusse attendu jusqu'à l'entier developpement
«de son systeme, puisqu'il suffit de voir sur quels
«fondements il sera posé.» Voilà un homme qui va
vite. Il est bien dommage que ce M. de Hæn de-
pare la reputation qu'il a acquis par ses ouvrages de
pratique par le ridicule que lui donnera tout ce qu'il
ecrira contre vous. Mais il paroît que cet homme
exerce cet esprit guerrier dans Vienne même. Je
vois outre ce qu'on en scait publiquement qu'il est
fort mal avec M. Störck.

J'ai toujours oublié de vous demander Monsieur
quel cas vous faites de la decouverte de M. *Auen-
brugger* de percussione thoracis et signo etc.

Brugg ce 24 Fevrier 1762.

G. Zimmermann.

152.

(Bern Bd. 21, Nr. 57.)

La derniere lettre que j'ai eu l'honneur de vous
ecrire etoit du 24 Fevrier, peu de jours apres j'ai
reçu votre paquet du 22 Fevrier, et en son tems la
lettre du 2 Mars.

Ce paquet n'est pas parvenu à sa destination.
Depuis que M. de Hæn est entré en lice avec vous,

ainsi depuis un an, je ne lui ait écrit qu'une fois et cela par vos ordres. Il a répondu à cette lettre le mois de Janvier passé. Tout bien considéré Monsieur et très honoré Patron, il m'a paru que je ne devois plus être en commerce avec M. de Hæn, je ne lui repondrai donc point à sa lettre, je ne lui ai donc point envoyé votre paquet qui renfermoit quatre exemplaires de l'apologie dont j'ai gardé un pour moi, donné un à M. Hirzel et dont les deux autres sont à votre disposition.

La moderation fait honneur sans doute, mais est-elle bonne vis à vis de tout le monde? L'emportement nuit au raisonnement, donc il est bon de s'en garder; mais n'y a-t-il pas dans le monde des gens avec les quels il convient de raisonner l'épée à la main? Vous ne m'approuverés point, mais je vous avoue que je fais un cas extreme de ce (sic) methode qui du reste ne convient sans doute pas partout et à tout le monde.

Ce M. Albinus me paroît un homme bien singulier. Il a vecu si je ne me trompe toute sa vie en paix ou du moins dans une espece d'apathie vis à vis de tout le monde, et pour finir comme il faut il vous suscite une guerre qui le couvrira de honte. Oserois-je vous faire une question, si avec les lumieres que vous avés actuellement vous deviés courir une seconde fois la carriere que vous avés couru depuis 1736, entreriés-vous en guerre avec tel homme de lettres que ce seroit? Il est vrai sans doute que la verité y gagne souvent, mais combien ce gain ne coute-t-il?

Vous aurés à cette heure reçu l'ouvrage de M. de Hæn que M. Störck à envoyé à M. Hirzel et que M. Hirzel a eu raison de me communiquer avec la lettre suivante: „Sieß und rase über die Mißhandlung „deines großen Lehrers. Dann aber besinne dich und „danke der Borsehung, daß er Ihm einen Freund er- „weckt, der in seiner Wuth anstatt den Ruhm seines „Gegners zu schwächen, seinen eigenen zertrümmert und „der Welt ein böshafes, rachgieriges Gemüth zur Ab- „scheu vorgelegt.“ (21. Merz 1762.)

Oserois-je vous prier de me dire Monsieur s'il y auroit moyen de placer M. *Wieland* en qualité de Professeur à Gottingue? Il est chés lui dans la situation la plus triste, il se contenteroit d'un gage très modique, et même il accepteroit la vocation si on ne lui donnoit aucun gage. Si vous croyés la chose possible, je vous supplie de vous interesser pour cet homme de merite qui sans ce secours seroit un homme brulé à petit feu dans peu de tems. Vous m'obligerés autant par cette grace que si elle etoit faite à moi-même.

Je souhaite que l'article de l'ame soit devenu le plus long de votre Physiologie; les anatomistes ne le souhaiteront pas, mais quant à moi je suis aussi curieux d'apprendre par vous, comment je pense que comment je respire.

Lundi passé M. le directeur Schulthess nous a fait l'honneur de s'ecarter de sa route pour nous voir. Vous l'aurés actuellement à Berne.

J'ai eu le plaisir de voir hier M^e la baillive de Wildenstein, elle se porte en merveille, mais en verité il seroit guère possible que cela fut autrement.

Elle est bien même avec tout ce qui rend malade le reste du monde. J'ai toutes les semaines l'avantage de la voir de même que M. le baillif, et je ne scaurois assés vous dire combien nous avons à nous louer d'eux.

Le 6 May il y aura encore une assemblée des gens de lettres Suisses catholiques et protestants aux bains de Schinznach. M. *Tscharner* de Bellevue et M. *Fellenberg* en seront à ce que je me flatte. Cette assemblée va devenir un etablissement qui ne sera pas sans utilité.

J'espere que vous avés laissé Madame votre Epouse et votre chere famille en bonne santé.

Brugg ce 15 Avril 1762.

Zimmermann.

J'ai oublié un article important. De grace apprenés-moi Monsieur à quoi on a voulu vous employer en France? Tout le monde en parle et tout le monde l'ignore.

153.

(Bern Bb. 21, Nr. 73.)

J'aurois du repondre il y a longtems à votre lettre du 18 Avril et au magnifique présent dont vous m'avés honoré du depuis. Votre lettre du 8 Juin en augmentant mes obligations n'a fait que me rendre plus honteux de ma negligence.

Sur les ordres donnés dans votre premiere lettre j'ai envoyé tout de suite la IV. edition de votre apologie à M. de Hæn, mais en verité sans

lettre puisque mon honneur ne me permet pas d'être ni en liaison directe ni indirecte avec un homme qui a si cruellement mal agi à votre égard.

Il seroit trop dangereux pour tout homme, excepté vous, de répondre à M. de Hæn. Mais il n'y auroit certainement pas du plaisir pour vous même d'entrer en lice avec lui. Il n'a pas cherché la vérité, puisqu'il n'a cherché qu'à vous dire des injures.

M. *Wieland* succombe à tous égards à Biberach. Votre protection seule le sauveroit. Il pourroit enseigner la logique, la métaphysique, la morale, la politique, et si vous voulés l'æsthetique et l'histoire de la philosophie, le tout d'une manière moins pédantesque et plus assortie aux besoins de la jeunesse. Je prends la liberté de vous le recommander derechef très humblement. La paix fera revivre les Muses à Gottingue.

On me dit que M. d'*Alembert* est appelé à Berlin, il faut que vous ayés refusé, et vous permettrés sans doute qu'on vous felicite de n'avoir pas voulu, comme *Rousseau*, avoir affaire aux Rois.

Je vous remercie mille et mille fois pour le IV. volume de la physiologie qui avec *Morgagni* de *sedibus et causis morborum* fait un tresor pour moi plus reel que tous les tresors du monde. Que pensés-vous de cet ouvrage de votre ami de Padoue ?

En verité je n'avois plus pensé à ces traductions. Votre bienveillance va toujours audevant des personnes qui vous sont attachées, je ne puis qu'y être infiniment sensible, et puisque vous me laissés

le choix, je vous prie de m'envoyer cet argent par la poste.

Votre situation a été cruelle, peut-être que je n'en ai pas même une idée assez forte puisque je ne sçai pas si l'incendie de ces forêts a pu être dangereuse pour votre maison. Je souhaite de tout mon cœur que ces veilles et ces embarras n'alterent point votre santé.

Il y a longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de voir M. Haller de Wildenstein et Madame. Madame a été à Kœnigsfelden jeudi passé, ma femme a eu le plaisir de la voir bien portante. J'étois appelé ce jour à la campagne.

Je ne manquerai pas d'envoyer ces Hills à M. Tissot que je n'aurois assurément pas dû garder si longtemps.

Oserois-je vous demander Monsieur s'il n'y a point d'extrait de votre façon de la *pathologia methodica* de M. de Sauvages dans les *Götting'sche Anzeigen*? Je viens de lire cet ouvrage imprimé à Lion en 1759 et il m'importeroit infiniment de savoir ce que vous pensés de sa classification des maladies. Je suis obligé d'en parler dans mon *Experience*, et je ne sçai pas trop ce que j'en dois dire. Il me paroît que cette méthode est sujette à des inconvenients puisqu'il me semble difficile de parvenir à assigner aux maladies si compliquées quelquefois des caractères aussi déterminés qu'à une plante organisée avec uniformité. Si vous vous rejettés l'idée de M. de Sauvages je vous prie de me dire par quelles

raisons vous la rejettés, et comment vous voulés que cette partie de la medecine soit traitée.

Brugg ce 12 Juin 1762.

Zimmermann.

154.

(Bern Bd. 21, Nr. 88.)

La reflexion que vous me faites à la tête de votre derniere lettre du 29 Juin est si obligeante, si gracieuse, si douce, si aimable que je ne puis pas la relire assés. Mais elle porte sur un procedé de ma part dont je ne puis que vous feliciter. Vous n'aviés pas besoin contre M. de Hæn d'un homme si fort audessous de lui et du sujet proposé, mais d'un homme egal à ce sujet et egal à M. de Hæn. Vous l'avés trouvé, et je vous en felicite du meilleur de mon cœur. Faites-moi après cela la grace de considerer que je n'ai rien escrit encore en medecine, que je prepare enfin un ouvrage de cette espece, foible, inferieur à tout ce qu'il devoit être. J'ai tout à menager, un de Hæn m'ecraserait sans ressource.

Je vous rends un million de graces pour l'interet que vous prenés à la triste situation de M. *Wieland*. Le defaut dont vous me parlés ne lui etoit pas etranger autrefois. Mais n'ayant pas trouvé dans sa patrie la simple estime, il scaura bien se passer de l'admiration. Je m'informerais sur quel fondement on a dit M. d'Alembert appellé à Berlin.

Vous me donnés une idée terrible de vos forets en feu. Je ne scaurois assés vous dire combien je

suis charmé de vous voir si heureusement échappé à ce danger imminent.

Croyés-vous en effet qu'on puisse arranger les maladies aussi méthodiquement que les plantes?

Il y a sans doute du plaisir à mourir libre. Ce sera à ce qu'il paroît le sort de nos républiques qu'elles resteront telles qu'elles sont. Mais il paroît aussi que l'Allemagne touche à une grande révolution qui après qu'elle aura été assés déchirée et incendiée ne la fera à la fin que changer de maître. Le Nord fondant sur le Sud le vaincra sans doute, et je crois bien que les Allemands protestants aimeront mieux porter les chaînes d'un parti grec ou protestant que d'un parti catholique.

Ce M. *Hill* me paroît un homme unique pour le travail, mais par là même il doit être inférieur à tous ces confrères pour la force. Sans doute il ne travaille absolument que pour l'argent qu'il auroit gagné avec plus d'utilité et plus de gloire par la pratique de la médecine.

Que pensés vous Monsieur de l'ouvrage de pratique nouvellement publié par M. *Langhans* que je n'ai pas vu? Et que pensés-vous d'un tout autre ouvrage et d'un tout autre homme, du traité d'éducation de l'illustre et malheureux *Rousseau*? N'êtes-vous pas fâché que par les cabales de *Voltaire* portées jusqu'à Berne, un homme qui vaut mieux que mille Voltaires ait été proscrit par notre gouvernement? Le vertueux *Rousseau* chassé du canton de Berne comme ennemi de la Religion par M. *Arouet de Voltaire* — voilà un trait de notre histoire qui ne s'oubliera

pas, qui ne sera pas perdu, mais qui dans les siècles suivants ne sera pas cru.

M. Tissot me mande que vous préparés un ouvrage intitulé « Histoire de mes preceptes anatomiques ». Ce sera l'histoire de vos découvertes, et certainement tout ce qu'on peut opposer du mieux à vos ennemis.

Puis-je sans indiscretion vous rappeler que le 8 Juin vous avés eu la complaisance de me marquer qu'il me revient seize ducats du travail fait à vos opuscula, que vous m'avés ordonné de vous dire si vous deviés me faire payer cet argent à Berne ou à Wildenstein, ou me l'envoyer par la poste, et que par ma lettre du 12 Juin je vous ai prié de me l'envoyer par la poste. Comme dans la reponse à cette lettre faite le 29 Juin vous ne faites plus mention de cet argent, je suppose que vous me l'avés envoyé par je ne scai quel canal et je crois devoir prendre la liberté de vous dire que je ne l'ai pas reçu.

Brugg ce 15 Juillet 1762.

G. Zimmermann.

155.

(Bern Bd. 21, Nr. 122.)

On m'a envoyé le papier cy joint avec priere instante d'y repondre incessamment, et priere instante de vous le communiquer et de vous demander une reponse. J'ai repondu comme on l'a souhaité. [Äerztliche Anfrage].

En consequence de l'avis que vous avés donné à M. Wyss de me payer les 16 Ducats il m'a écrit

le 3 Aout pour m'en avertir et pour me dire qu'il n'avoit rien en caisse; mais que si j'étois pressé qu'il tachera de me les avancer. Vous sentés bien Monsieur et très cher Patron que je n'ai fait aucune reponse à ce M. Wyss.

Je vous rends un million de graces pour les peines que vous vous êtes donné pour M. *Wieland* et je le recommande très humblement dans la continuation de vos bonnes graces. Il paroît assés content à présent.

M. le comte de *Stadion* ci devant ministre de l'electeur de Mayence m'a offert la place de son medecin avec 400 Reichsthaler de pension, une maison, apoticaiererie etc. La place auroit été, malgré l'age avancé du seigneur, à vie pour moi. Je l'ai remercié de ses bontés puisqu'il me paroissoit que je ne devois pas vendre ma liberté à ce prix.

Quelques semaines après on m'a fait faire des propositions pour venir m'enterrer à Orbe avec offre de 100 Ecus de pension, bois, esperance du droit de bourgeoisie. Je n'ai pas voulu être enterré plus profondement que je ne le suis déjà. D'ailleurs mes affaires ne vont pas mal, surtout parmi les etrangers.

A l'occasion d'un de mes parents qui est tombé apoplectique aux pieds de M. le cons. de *Bonstetten* à Bade, j'ai beaucoup vu S. Excell. d'*Erlac* qui m'a beaucoup parlé de ces indispositions; mais je me suis bien gardé de devenir le medecin de cette Excellence. Il prend journellement un remede que vous lui avés donné. — Mais un autre remede dont il parle à tout le monde et qu'il prend journellement,

c'est (admirés!) l'eau dont boivent quelques Kreuzbögel, indiqué à Frauenfeld par M^e la baronne Rübli(?). Quatre de ces oiseaux ont été envoyé à Brugg pour être envoyé par un exprès à Berne, et quiconque a besoin des bonnes graces de S. E. n'a qu'à lui porter des Kreuzbögel. S. E. m'a demandée ce que je pensois de ce spécifique. J'ai repondu que pourvu qu'il prenne régulièrement les remedes que vous lui avés ordonné, il n'y aura aucun mal à boire de cette eau de fontaine.

Vous aurés à présent chés vous M. *Sulzer* que j'aime, que j'estime et que je respecte du meilleur de mon cœur. Oserois - je vous prier Monsieur de lui dire que je le prie de m'avertir depuis Berne quel jour il arrivera à Brugg? Je suis souvent absent, et je serois en desespoir de le manquer, tandis que je l'attends avec la plus vive impatience.

J'ai vu hier au soir M. *Ith* qui va chés son frère à Ludwigsbourg.

Brugg ce 28 Aout 1762.

Zimmermann.

Je vous prie Monsieur de repondre en Latin pour Copenhague, puisque le medecin pourroit fort bien ne pas savoir le françois. Il s'agit d'une fille unique et riche dont j'ignore le nom comme celui du medecin. Je vous prie aussi de me renvoyer le papier de Copenhague avec votre reponse le plutot possible.

156.

(Bern Bd. 21, Nr. 137.)

M. Wyss m'a envoyé l'argent en question et j'ai l'honneur de vous en faire mes très humbles et très justes remerciemens. Votre reponse à la consulte est partie pour Coppenhague. — C'est M^{lle} Bondeli de Bertout qui a été chargée de cette commission.

Je vous rends mille graces encore de l'interet que vous prenés au sort de M. *Wieland* qui en attendant s'est tranquilisé en ecrivant l'histoire d'Agathon en 6 volumes qui je pense sera son histoire.

Je sens très bien sans doute que les sciences d'agrément ne menent absolument à rien, à un diner peutêtre dont on se passeroit, mais par contre je sens aussi que tout homme qui ecrit sur une science et qui ne s'est point appliqué à ces sciences d'agrément, est un homme qu'on ne lit pas. Croiriés-vous au reste Monsieur que mon *Nationalstolz* m'a valu quantité de pratiques etrangeres, très honorables et très lucratives? Cela est vrai au pied de la lettre.

J'aurois été assés laborieux Monsieur pour pouvoir être professeur, mais je n'ai pas assés de memoire pour me tirer d'un professorat avec honneur; d'ailleurs j'ai un vice indelebile, c'est que je n'ai pas le talent de la parole, encore très necessaire à un professeur. Mais supposons que tout cela n'eut pas été, jamais je n'aurois engagé ma femme foible et timide de quitter ce pays au sein de la paix même. Si jamais je quitte la Suisse, je ne la quitterai que pour une grande ville et pour n'y être qu'en simple praticien. Au reste je suis content

de mon sort actuel, et je ne desire point de le changer.

Oserois-je vous prier de me dire comment-on distingue cette acreté d'humeur chés son Excell. d'*Erlac*? Je ne connois guères la semiotique de ses maux, puisque je ne les vois guères quoique tous mes malades m'en parlent.

J'ai eu le bonheur de voir M. *Sulzer* et je lui ai remis votre lettre adressée à Berne et expédiée du bureau de Berne à Brugg. Cet excellent homme a bien désiré de vous voir; la voiture qui devoit l'amener à Roche étoit arrêté pendant deux jours, mais des ressentimens de goutte et les fortes pluies l'ont privé de cet avantage si fort désiré. Vous eussiés eu bien du plaisir.

M. *Ith* n'est point revenu comme il me l'avoit promis pour sur. Il est allé voir (disoit-il) son frere à Ludwigsbourg. Il s'étoit engagé de revenir chés moi en 7 jours; j'en ai ris, et je lui ai répondu que j'attend ou de ses nouvelles de Leipzig ou de Berlin ou de Breslau ou de Petersbourg ou peutêtre par curiosité de Constantinople.

J'ai eu le plaisir de voir quelques fois M^e Haller depuis peu. Elle est grasse et bien portante et gaie malgré le petit poupon dont elle me paroissoit se soucier guères avant qu'il fut là. J'ai diné avec elle mardi passé à Castelen en pleine academie rurale (d'Arau). Ce sont de plaisantes academies.

La reponse de M. Tissot m'est parvenue. Very smart. Je vous en felicite Monsieur.

Br. ce 18 Sept. 1762.

Zimmermann.

Vous me marqués Monsieur que vous avés fait connoitre le ciguë à nos gens. Parlés-vous de ce que vous en avés dit dans l'Enumeratio, ou est-ce ailleurs ?

157.

(Bern Bb. 22, Nr. 14.)

Je ne scaurois vous exprimer avec quel plaisir j'ai reçu le volume de vos opera minora dont il vous a plu de me regaler. J'ai été moins sensible à ce présent precieux et infiniment utile pour moi qu'à l'assurance que vous m'honorés encore de votre souvenir et de vos bonnes graces. Recevés-en donc mes justes et tendres remercimens et permettés que je dise quelques mots de la preface.

C'est un tableau de votre vie et un tableau dont chaque trait respire et palpite. Bien des choses ont y excité toute mon attention, mais ce qui l'a excité le plus, c'est le ton general de ce morceau precieux qui me parut un peu sombre. Monsieur Haller n'est pas heureux me suis-je dit, et peutêtre sa patrie telle quelle est en est la cause. Peutêtre aussi que le moment présent et la maniere d'être actuelle du tems que cette preface fut ecrite, ont influé sur son ton. Vous me consolerés si vous me faites voir que je suis dans l'erreur.

Je vous suis très redevable aussi Monsieur et très honoré Patron pour la lettre à M. *Hirzel* que M. *Tissot* a eu la bonté de m'envoyer dès quelle fut sortie de presse. J'en ai été pleinement satisfait puisque votre doctrine et votre honneur est vangé,

puisque votre adversaire est battu et puisque la gloire de mon ami Tissot est augmentée.

J'ai vu aussi l'hiver passé la dernière édition que vous avés donné de vos Poesies. La dedicace à la Reine de Suede est bien digne de paroître à la tête d'un recueil admiré de toute l'Europe et destiné à faire les delices des nations futures. Vous y deplorés le sort d'un monarque qui m'a fait verser des larmes et qui me remplit d'indignation contre la Princesse qui a élevé son trone sur le cadavre de son Epoux. Son sang sera vangé à ce qu'il paroît.

Le morceau ajouté aux prefaces precedentes a aussi été bien douloureux pour moi. C'est encore le ton de la preface des opera minora, mais l'expression en est peutêtre plus energique encore.

M^{lle} *Bondeli* m'a envoyé il y a 10 jours le papier cy joint venu de Coppenhague que j'ai cru devoir vous communiquer, et que je vous prie de me renvoyer puisque je n'en ai point tiré de copie. Il est bien triste que nous soyons si souvent obligé de deviner les maladies, et que souvent encore il soit absolument impossible de bien deviner. M^{lle} *Bondeli* me marque que la defunte étoit la *Stief-tochter* de M. de la Calmette, ambassadeur d'Hollande, morte le jour que les consultes arriverent à Coppenhague. C'est tout ce qu'elle me marque.

Comment vont les affaires de Göttingue depuis la paix? Est-ce que l'université reprend sa vigueur, et quel est son sort sous le gouvernement actuel? J'ai vu dans les gazettes qu'un M. de Munchhausen secretaire d'etat à Hannovre étoit mort; est-ce M. le President de Munchhausen, votre Patron? et qui

est-ce qui l'a remplacé? soit dans le ministere, soit à l'égard de Göttingue?

Oserois-je vous demander Monsieur et très honoré Patron si vous avés travaillé pendant le cours de la guerre aux *Göttingische Anzeigen*, et si vous y travailléés encore?

Je viens de passer deux jours à Wildenstein. On y a toujours les mêmes bontés à notre egard; j'y vai toujours avec empressement et j'en reviens toujours avec un esprit content et serein. M^e Haller se porte fort bien à présent, mais en verité elle s'appuye trop sur son temperament qui en effet est d'une force dont je ne connois presque rien de pareil, mais qui par là même m'inquiete pour elle.

J'ai vu à Wildenstein le second volume de l'ouvrage de M. votre fils. Il est dommage qu'il se soit décidé pour un genre de litterature qui est plus instructif pour d'autres que pour lui même. Son gout me paroît cependant décidé pour ce genre là.

Cet hiver a été en partie fort inquietant pour moi. L'étude est ma seule ressource dans Brugg, cependant j'ai été privé pendant 5 à 6 semaines du seul moyen de jouir de ma vie solitaire. Tout le long du jour je voyois partout où je portois mes yeux et presque à chaque moment des etincelles, des mouches, des taches noires qui se montrèrent et disparurent tout à coup, tantot selon l'axe de la vue, tantot entierement de coté; souvent pendant le jour et plus souvent à la chandelle j'avois une petite douleur aux yeux, et toutes ces visions augmenterent à la chandelle; la nuit je voyois quelques fois des flammes, le moment que j'y pensois le moins. Je ne

fus jamais echauffé, mon pouls alloit lentement et petitement, et mon mal etoit le même à jeun et après le repas, quand je ne buvois du vin et quand j'en buvois. J'avois beaucoup lu et beaucoup écrit à la chandelle le long du mois d'Octobre et de Novembre, sur la fin de ce mois je pris une fièvre catarrhale pas forte, mais fort accablante etc.

Que pensés-vous Monsieur de cet etat? Vous qui avés tant lu et tant écrit, ne futes-vous jamais sujet à cet inconvenient dont la perspective seroit bien triste, si on veut croire Bœrhaave?

Brugg, ce 7 Fevrier 1763.

Zimmermann.

158.

(Bodemann „Galler“ p. 67. Der Brief fehlt im Manuscript.)

En attendant que j'aye l'honneur, Monsieur et très cher et très honoré patron, de repondre plus amplement à votre lettre du 3 Dec., lisés s'il vous plait, la feuille cy jointe, imprimée depuis cinq semaines. C'est la premiere du second volume de mon Experience; on en a imprimé jusqu'à cette heure sept; très souvent j'y parle de Vous, et toujours dans le même sens. La moitié du manuscript de mon second volume est entre les mains de mon libraire, l'autre moitié mise au net depuis longtems n'attend que ses ordres. Il y est cinquante fois question de Vous, et cinquante fois le public impartial sçaura juger, si je fais à votre esprit le tort que depuis deux ans Vous aimés faire à mon cœur.

Brugg 5 Dec. 1763.

Zimmermann.

Biographische und sachliche Anmerkungen in alphabetischer Ordnung.

Namen, die im Register zu den Briefen in den früheren Jahrgängen aufgeführt worden, sind weggelassen, wo nichts Besonderes zu melden ist.

Uenbrugger, Leopold (1722—1809), Arzt am spanischen Hospital in Wien.

Beneken (Br. 137) oder **Boeneke** (Br. 138): wahrsch. Schüler Gallers, sonst unbekannt.

Bentink, Charl. Sophie, geb. Gräfin von Aldenburg, Gemahlin des Grafen Wilh v. B. (1704—1773).

Beroldingen, Joseph A. Sig. und Franz Cölestin. Der letztere war Domkapitular von Hildesheim und machte sich auch als Naturforscher bekannt. Geboren 1748 in St. Gallen, gestorben 1798 in Walshausen.

Benlon (—? Br. 139): unbestimmbar.

Bondeli, Julie (1731—1778), Tochter des Schultheißen von Burgdorf, berühmt als Freundin Wielands. Monographien von J. J. Schädelin und Bodemann.

Burkhard, Rudolf (1721—1784), Professor und Spitalarzt in Zürich.

Calmette, de la, holländischer Gesandter in Kopenhagen.

Colporteur (Br. 140): Galler schrieb (12. Dez. 1760): *Considérés moi, si Vous voulez, comme un colporteur*

qui a sa pleine charge et qui la porte patiemment tout le long de l'an, mais si pleine qu'une livre de plus l'écraserait.

Crantz, Joh. Nep. Heinr. von (1722—1799), Professor der Botanik in Wien.

Diette (Br. 145): gemeint ist die Helvetische Gesellschaft, die 1761 in Schinznach gegründet wurde.

Edition (Br. 157): es ist die von Hirzel mit J bezeichnete, neueste Auflage von Hallers Gedichten, Göttingen 1762.

Egger, Samuel, gew. Landvogt von Dron (1752—1758). von Erlach, Carl Ludwig, Herr von Segistorf.

Sohn des Schultheißen Alb. Friedrich (1696—1788), Vater des 1798 ermordeten Generals.

Gustachio, Bartol. († 1574), berühmter Anatom.

Expérience (Br. 150): Von der Erfahrung in der Arzneykunst. I. Zürich 1763.

Falloppia, Gabriel (1523—1562), berühmter Anatom.

Fils (Br. 149): gemeint ist Hallers ältester Sohn, Gottl. Emanuel, der Anna Margaretha Schultheß von Zürich heiratete.

Freudenreich, Abraham, geb. 1693, 1734 Großweibel, 1741 Landvogt zu Bipp, 1750 Venner.

Geßner, Joh. (1709—1790), Professor der Mathematik und Physik und Canonicus in Zürich.

Grasset (Br. 139): Hallers Verleger in Lausanne, der 1759 eine Streitschrift gegen Voltaire herausgab, worüber sich dieser bei Haller beklagte. Zur Sache vergl. Hirzel (Haller) CCCXCV ff.

Gruner, Gottl. Sigmund (1717—1778), schrieb über naturwissenschaftliche Gegenstände, so über die Eisgebirge.

Haen, Anton von (1704—1776), Prof. med. und kaiserl. Leibarzt in Wien, einer der heftigsten wissenschaftlichen Gegner Hallers.

Haller von Viberstein: Samuel, der Gemahl von Hallers zweiter Tochter Friederike Emilie Katharina, der 1761 Landvogt von Schenkenberg wurde und als solcher auf Schloß Wildenstein wohnte.

Seidegger, Hans Conrad (1710—1778), 1759 Sädelmeister, 1768 Bürgermeister von Zürich.

Herzog, Nicol., promovierte 1727 in Basel, war seit 1742 Stadtarzt in Bern.

Hill, John (1716—1775), engl. Botaniker.

Imhof, Dr. med., Charlatan in Narau.

Lamure, Fr. Bourguignon de Bussiere de Lamure (1717—1787), Prof. med. in Montpellier.

Latin (Br. 140 u. 141): Haller schreibt: ... «le latin que vous devriés bien cultiver, il est si beau. Je lis tous les jours une harangue de Cicéron ou quelque morceau de Virgile pour me soutenir, et ces lectures sont plus amusantes que les romans. Il ne faudroit pas oublier le latin etc.» (2. Febr. 1761).

Robb, Theophil (1678—1763), Arzt in London.

Morgagni, Giovanni Battista (1682—1771), Anatom in Padua.

Nationalstolz (Br. 135): Haller hatte die erste Auflage in den Göttinger gelehrten Anzeigen 1758, S. 588 besprochen und tat es auch nach Zimmermanns Wunsch für die zweite Auflage von 1760 am nämlichen Orte S. 838.

Princesse (Br. 157): Gemeint ist Katharina II. von Rußland, die durch Ermordung ihres Gemahls Peter III. am 9. Juli 1762 auf den Thron gelangte. Haller gedachte des ermordeten Monarchen ehrenvoll in der Widmung seiner Gedichte an die Königin von Schweden (abgedr. bei Hirzel S. 258 ff.). — Für Zimmermann ist es interessant, seine spätere Bewunderung eben der Fürstin, der er hier die himmlische Rache verheißt, zu vergleichen. Sein Briefwechsel mit der Kaiserin ist seit 1906 vollständig gedruckt, als letzte Veröffentlichung des seither verstorbenen Bodemann.

Réponse (Br. 145 u. 147): Haller antwortete einmal auf die Angriffe von Haens. Seine Anhänger Tissot und Hirzel schrieben ebenfalls gegen von Haen. Zu einer zweiten Entgegnung konnte sich Haller nicht entschließen.

Rosset, Samuel, war seit 1753 Stadtphysikus in Bern.

Rousseau: Haller schrieb: «J'ai lu Julie. Il y a de fort beaux tableaux particuliers, le coloris en est d'une force peu commune. Point d'ordonnance generale: le costume point observé et le poète parlant partout; aucune variation dans les stiles des personnages; de la mauvaise morale en bien des endroits». (8. Juni 1761). — Auf Zimmermanns Notizschrei wegen der Verweisung Rousseau's aus dem Kanton Bern antwortete Haller nicht. Vergl. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1899, S. 249.

Sauvages, Franc Boissier de (1706—1767), Professor der Medizin und Botanik in Montpellier.

Schinz, Sal. (1734—1784) Chorherr, Prof. d. Math. und Arzt in Zürich.

Schmid (Br. 141), Rathherr in Brugg, Verwandter Zimmermanns, der an ihn die meisten und interessantesten Briefe aus Hannover richtete.

Smollet, Tobias (1721—1771), englischer Wundarzt, Verfasser des berühmten Romans Peregrin Pickles.

Stadion, Friedr. Graf von (1691—1768), Mainzer Minister, Wielands Gönner. Die Berufung kam durch Wieland. S. Wielands Ausgewählte Briefe II, 184 ff.

Steck, Abraham, promovierte 1760 zu Straßburg und wurde im gleichen Jahre Stadtphysikus in Bern.

Steinbrüchel, J. J. (1729—1796), Professor des Hebräischen und dann des Griechischen in Zürich.

Suede, Reine de (Br. 139): Luise Ulrike, Schwester Friedrichs d. Gr., Gemahlin des Königs Adolf Friedrich (1751—1771). Ihr galt die oben erwähnte Widmung Hallers.

Sulzer, (J. G. 1720—1777), der berühmte Aesthetiker, einer der besten Freunde Zimmermanns.

van Swieten, Gerard (1700—1772), Leibarzt der Kaiserin Maria Theresia.

Thierry de Menonville († 1780), franz. Naturforscher.

Tscharner (Br. 135): Beat Jakob, Benner seit 1746.

Wieland (Br. 152, 154, 155, 156): Ueber seine unglückliche Lage in Biberach, seinen Prozeß wegen der Kanzlei und des Syndikats schrieb W. ausführlich

am 7. April 1762 an J. (Ausgew. Briefe II, 174 ff.)
Daher Zimmermanns Bemühungen. Galler versprach
nach dem Kriege für W. in Göttingen etwas zu
suchen.

Wild e r, Herr von (Br. 147): gemeint ist vermutl. Franz
Viktor v. Effinger, Herr von Wildegg (1734—1815).

Wy t t e n b a c h, G. und S., waren Apotheker beim Zeit-
glocken in Bern (Br. 142). Sigismund begleitete
Galler auf dessen Alpenreise im Jahre 1753. S. Zim-
mermanns „Leben des Herrn von Galler“, S. 354.

Samuel (Br. 150), promovierte 1727 in Basel und
war seit 1742 Stadtphysikus in Bern.

Be e r l e d e r, Ludwig, Banquier, heiratete später Gallers
jüngste Tochter Sophie Charlotte.

Be l l w e g e r, Laurenz (1692—1764), Arzt in Trogen und
ökonomischer Schriftsteller.
